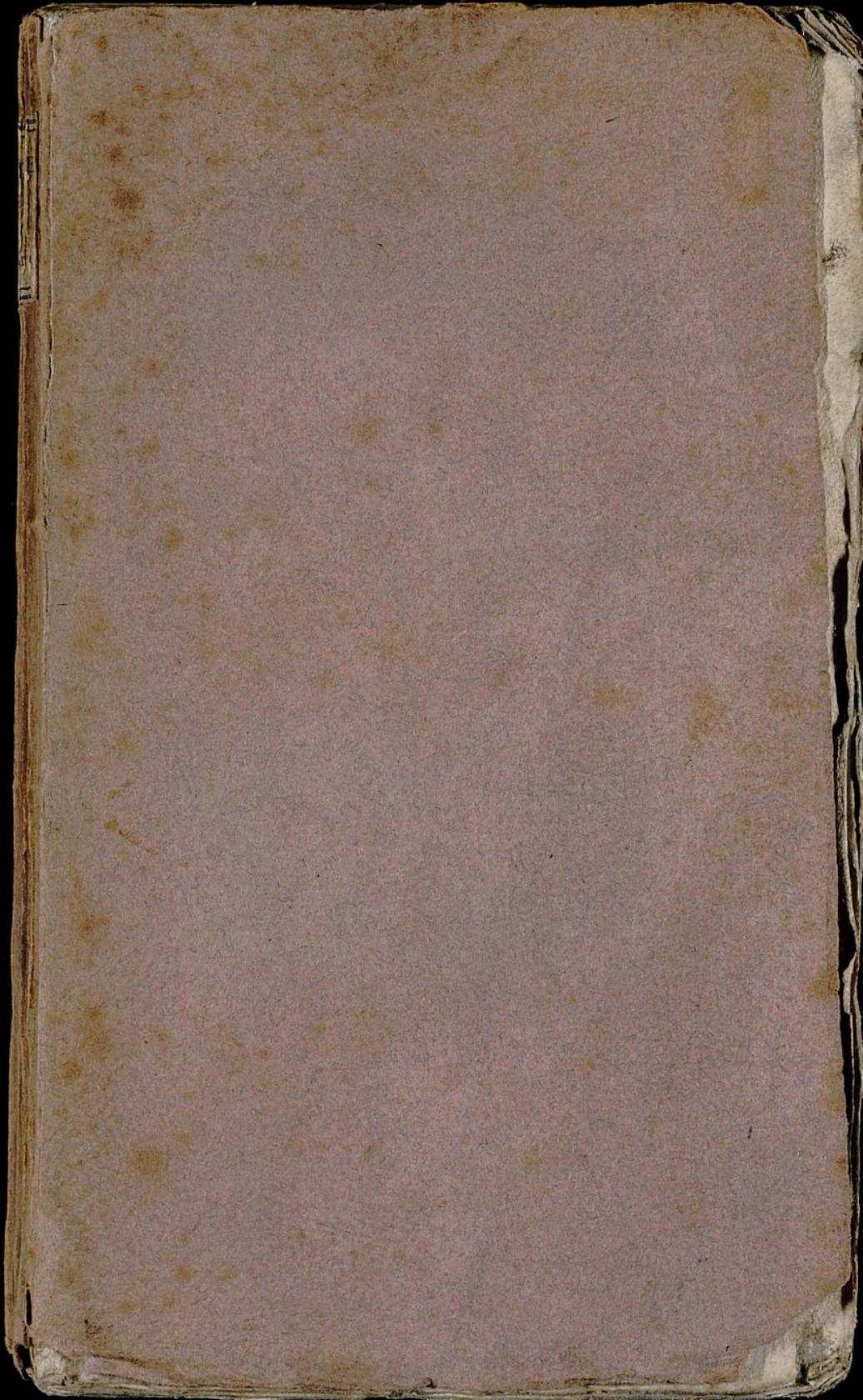


THÉORIE
de
l'IMAGINATION.



132 HISTOIRE GÉNÉRALE

les membres du conseil ont tous opiné, le monarque, toujours dans son balcon, dit ce qu'il juge à propos, & se fait entendre par l'organe du Kal-Hatzé.

Toutes les fois qu'on paraît en présence du monarque, il ne suffit pas de fléchir le genou, il faut qu'on se prosterne. On commence par se laisser tomber sur les genoux, puis sur les mains; après quoi, on incline sa tête & son corps, jusqu'à ce que le front touche à terre: & si on attend une réponse, on reste dans cette posture jusqu'à ce que le roi ordonne de se relever. Je me souviens d'avoir vu un Mahométan, envoyé par le shérif de

D E

lave ses vêtements que celles-ci prient toujours ont à porter, leurs épaules. étaient comme plaignants n'ont d' Cependant elle cipe, de n'ap mais ce devoirs, un objet

Dès que les rent ou un an

SM2

On trouve, chez le même Libraire, tous les livres de Mathématiques, de sciences et Arts; et les Ouvrages nouveaux, suivans :

Le Cours de Morale pour les jeunes demoiselles; par F. D. S. Amalric.
— 2 vol. in-12. — 5 fr. pour Paris. — 6 fr. 25 cent. franc de port.

Le Manuel d'un cours de Chimie, par Bouillon-Lagrange, 3 vol in-8°. avec 7 tableaux et 23 planches. — 18 fr. pour Paris.

Le Manuel du Pharmacien, par le même.
— in-8°. — 6 fr. pour Paris.

L'histoire du Galvanisme depuis la découverte de ce phénomène jusqu'à ce jour. — 2 vol. in-8°. , avec la planche des expériences galvaniques. — 9 fr. pour Paris.

Traité des moyens de désinfecter l'air, de prévenir la contagion, d'en arrêter les progrès; par Guyton-Morveau.
— in-8°. — 4 fr. 50 cent. pour Paris.

THÉORIE
DE
L'IMAGINATION.

PAR le fils de l'Auteur de la THÉORIE
DES SENTIMENS AGRÉABLES.

Quo teneam vultus mutantem protea nodo?
HORACE, Epit. liv. 1^{er}., épit. 1^{ere}.

~~~~~

A PARIS,  
Chez BERNARD, libraire, Quai-des-  
Augustins, N<sup>o</sup>. 31.

---

A N XI — 1803.

THÉORIE

DE

IMAGINATION.

Par le fils de l'Auteur de la Théorie  
des Sentimens Agnétiques.

---

On trouve chez l'Auteur, et chez  
M. l'Imprimeur, au N. 31, édit. 1782.

---

A PARIS,

Chez BERNARD, Libraire, Quai-les-Grands  
Augustins, N. 31.

---

A n. XI — 1803.

de douze sous,  
en deux tomes.

---

## INTRODUCTION.

---

**D**E toutes les facultés de l'ame, l'Imagination est celle dont on a dit le plus de bien et le plus de mal : tantôt compagne du génie, on la charge de lui présenter toutes les grandes idées dont il ne reste plus à celui-ci qu'à faire de savantes dispositions pour produire des chefs-d'œuvre ; tantôt, on en fait un principe intarissable de faux jugemens, et de vaines pensées. Si d'un côté, on croit lui être redevable de cette exaltation de

Mecque en Abyssinie, ne rendre hommage  
au roi qu'en croisant ses bras sur sa poitrine.

vj INTRODUCTION.

L'ame , de cette ardente conception , de cette sensibilité exquise , qui ont formé de sublimes esprits , de l'autre le sage redoute ses séductions , tremble de se livrer à elle , et ne lui voit ouvrir que des précipices sous ses pas. Elle embellit les objets les plus affreux , et rend affreux les plus aimables ; elle élève le sort d'un misérable au-dessus de celui des rois , et plonge souvent dans de profonds chagrins des hommes qui ne nous paraissent vivre que pour savourer toutes les délices de la terre. En un mot , c'est une enchanteresse qui nous fascine

INTRODUCTION. vij  
continuellement les yeux, qui  
émousse ou irrite à son gré  
tous nos sens, qui substitue  
des fantômes aux objets qui  
devraient leur être soumis,  
et nous fait embrasser des om-  
bres comme des réalités. Il  
n'est aucun moyen qu'elle  
n'emploie pour nous égarer.  
Elle s'arme contre nous de  
tous les charmes qui peuvent  
éveiller les passions. Quelque  
fois elle se déguise sous les  
apparences de la raison la plus  
austère ; elle revêt Diogène  
de son manteau, comme elle  
déploie les richesses de l'A-  
sie, et les merveilles d'un em-  
pire universel aux yeux d'A-

vii] INTRODUCTION.

Alexandre ; elle règle le destin de chacun de nous en particulier, et offre quelquefois à des nations entières des tableaux mensongers qui les précipitent dans le crime et le malheur.

Je ne sais cependant si nous consentirions à être à jamais guéris des maux dont l'Imagination peut nous accabler, s'il nous fallait en même temps renoncer aux biens dont elle nous fait jouir. Ces plaisirs délicats, qui font le plus doux charme de la vie ; ces consolations de la vertu malheureuse ; ces frayeurs salutaires qui poursuivent les méchans ; les plus touchans

INTRODUCTION. ix  
attraits de l'amour, de l'amitié,  
de la bienfaisance; tant d'autres  
jouissances des cœurs sensibles  
sembleraient nous échapper;  
cet univers intérieur que  
l'homme se crée par la pensée,  
et dont il se croit le souverain  
absolu, serait anéanti, et tous  
les arts en deuil viendraient  
protester contre cet envahis-  
sment de la raison.

Il semble néanmoins que  
nous aurions un grand intérêt  
à percer dans les mystères de  
cette redoutable magicienne,  
à reconnaître les prestiges par  
lesquels elle nous séduit, à  
savoir dépouiller les objets qui  
nous environnent des fausses

X INTRODUCTION.

couleurs qu'elle répand sur eux ; car ce n'est jamais qu'en échappant à nos yeux qu'elle peut nous égarer. Dès l'instant que nous la reconnaissons , son talisman est brisé ; nous acquérons le droit de lui commander , et le sage même ne dédaigne pas alors de l'associer à ses travaux.

« Mon empire est détruit si l'homme est  
reconnu » ,

fait dire un de nos plus grands poètes au plus célèbre de tous les imposteurs. Ce vers peut s'appliquer à l'Imagination. Du moment que l'on reconnaît son travail , son imposture se dévoile , et il lui est difficile de nous tromper.

INTRODUCTION. xj

On pourra s'étonner qu'un sujet aussi riche que celui que je traite , aussi facile en apparence à embellir de brillantes couleurs , dont la première vue semble promettre de nous faire jouir des plus doux plaisirs de l'esprit , ne vienne s'offrir que sous une forme métaphysique qui ne laisse appercevoir que des épines au lieu des roses que l'on pouvait s'attendre à cueillir.

Je répondrai que les artistes qui veulent atteindre à la perfection , ne se bornent pas à contempler les modèles les plus accomplis pour acquérir ce talent qui peut nous repré-

xij INTRODUCTION.

senter Jupiter dans sa majesté, ou les graces avec tous leurs charmes ; ils sentent la nécessité de se livrer à des études pénibles et sévères , bien éloignées en apparence de ce que les chefs-d'œuvre des Phidias et des Appelles leur offrent d'admirable ou de ravissant. Ils quittent leur atelier pour assister à des démonstrations d'anatomie, pour entendre des maîtres qui se sont particulièrement appliqués à connaître la structure du corps humain ; ils apprennent d'eux les dispositions de ses diverses parties ; s'instruisent du jeu des muscles, des fibres, en qui les  
passions

INTRODUCTION. xiiij

passions et la volonté produisent des mouvemens qui font extérieurement varier les formes. Quel aspect différent de ceux que leur offraient leurs modèles animés, ou même inanimés ! C'est cependant d'après ces études qu'ils se croient assurés de rendre la nature avec plus de vérité, et Vénus n'en sort en effet que plus belle de leurs mains.

L'Imagination est cette *Vénus* dont je voudrais démontrer la structure intérieure. Je laisse à ceux à qui le ciel en a départi le talent, à nous représenter ces formes délicieuses qui peuvent exciter nos transports. Le temps, je l'avoue,

xiv INTRODUCTION.

dont la main s'est déjà fort appesanti sur moi, doit m'avoir rendu moins sensible à ses séductions. Peut-être que je cherche à m'en consoler, en me persuadant que, plus je me crois à l'abri de ses surprises, et plus je m'approche de la raison; car l'esprit humain ne peut ni perdre de ses forces, ni en acquérir de nouvelles, sans penser qu'il a fait quelques pas vers la sagesse : mais je me propose moins de présenter les charmes de l'Imagination que de les combattre. Personne n'ignore qu'elle est la plus piquante de toutes les beautés; que son langage se compose de la poésie la plus riche, et de

INTRODUCTION. xv

P'éloquence la plus universelle ;  
qu'elle prend tous les tons di-  
vers avec une égale facilité ;  
que simple et naïve quand elle  
veut l'être , elle tire du cha-  
lumeau des sons aussi doux  
qu'elle en fait sortir d'éclatants  
de la trompette ; que sous  
quelqu'habit qu'elle paraisse ,  
son action est toujours conve-  
nable au sujet qu'elle traite.  
C'est ce que personne n'ignore.  
Mais ce qu'on ne sait pas assez ,  
c'est que son art est menson-  
ger ; qu'on n'a jamais porté  
plus loin qu'elle l'adresse du  
sophisme , le funeste talent de  
substituer ses bizarres fantaisies  
aux vérités les plus constantes ,  
et de faire souvent un tel mé-

xvj INTRODUCTION.

lange des idées du vice et de la vertu, de la raison et de la folie, qu'il nous devient impossible de pouvoir les distinguer. C'est une autre *Armide*, mais peut-être *encore plus redoutable qu'elle n'est aimable*. Heureux si voulant la suivre dans les labyrinthes où elle nous entraîne, je parvenais à la saisir, malgré les voiles dont elle s'enveloppe, et à l'attirer dans un jour qui la fit assez bien connaître, pour avoir moins à craindre ses perfidies, et pouvoir jouir sans danger et sans remords de tous les dons heureux dont elle abuse si cruellement.

THÉORIE

---

THÉORIE  
DE  
L'IMAGINATION.

---

CHAPITRE PREMIER.

*De l'Imagination comme prin-  
cipe de la pensée.*

IL paraît qu'Aristote est le premier philosophe qui ait dit que nulle pensée ne pouvait entrer dans l'esprit humain, sans y être introduite par les sens. Ce grand homme méconnut la richesse de son principe. Il aida lui-même à fermer la mine dont il avait fait la découverte, et bientôt nous

égara en réalisant des abstractions auxquelles il parvint à soumettre le monde intellectuel , comme l'imagination des poètes avait investi les Dieux de leur création, de l'empire de l'univers.

Après de longues erreurs, le génie de Bacon , et celui de Descartes reconnurent enfin la voie qui pouvait nous conduire à la vérité. Locke les suivit et posa d'une main ferme les fondemens d'un nouvel édifice. De nos jours Condillac et Charles Bonnet l'ont élevé sur les mêmes bases , en ont savamment distribué les diverses parties , et ont rendu à la philosophie le service le plus signalé , en perfectionnant la méthode.

Cette grande vérité qui établit que c'est dans les sensations qu'il

nous faut rechercher les principes des connaissances humaines, a été alors développée avec tant de simplicité, tant d'ordre et de clarté, que l'on n'a pu en méconnaître l'évidence.

Ainsi sont tombés dans le néant, une multitude de systèmes qui ne passeront à la postérité que pour y attester l'orgueil et la faiblesse de l'esprit humain.

Il est donc aujourd'hui démontré que les diverses opérations de l'esprit désignées par ces mots, *attention, mémoire, imagination, comparaison, jugement, volonté*, ne sont que la sensation même qui se transforme différemment.

On a distingué ces différentes opérations de l'esprit, parce qu'en effet elles nous le présentent dans

des situations où son action aboutit à des résultats différens. Sentir, n'est pas être attentif ; être attentif n'est pas imaginer, ou se ressouvenir ; imaginer n'est pas comparer ; comparer n'est pas juger ; juger n'est pas vouloir. Tous ces divers procédés de l'esprit ont bien leur principe dans la sensation, mais ils n'y sont pas simultanés dans leur naissance et ils dérivent les uns des autres.

Ces modifications de l'esprit ont encore été considérées comme différens pouvoirs qui lui sont affectés, et sous cet aspect on leur a donné le nom de faculté, terme qui n'exprime au fond que ce que nous entendons par celui de facilité, dont il est sorti, mais que l'on s'est bien gardé de conserver, comme étant beaucoup trop clair.

Entre ces diverses modifications de l'entendement humain, il en est une dans laquelle on peut découvrir les élémens de toutes nos pensées. Cette faculté génératrice est celle par laquelle les objets qui ont affecté nos sens, viennent se représenter à l'esprit, lors même que les organes de nos sens ne peuvent plus être mus par leur présence. En un mot c'est l'Imagination.

Toutes nos pensées découlent de la sensation ; cette question est résolue. Il faut donc qu'il nous reste quelque chose de la sensation ; or, que nous en reste-t-il, si ce n'est son image ? Un être qui serait capable d'éprouver des sensations, mais sans en pouvoir jamais conserver les images, serait dans une impuissance absolue

d'acquérir aucune connaissance.

Observons que ces deux expressions, *Imagination* et *mémoire*, ne désignent qu'une même faculté de l'esprit, laquelle on considère successivement lorsqu'elle se déploie avec plus ou moins de force. Au premier cas, l'image de l'objet qui vient s'offrir à nous, se montre si vivement empreinte de toutes ses couleurs, tellement revêtue des qualités qui ont affecté nos sens, que nous croyons quelque fois appercevoir l'objet même, sur-tout si nous sommes émus par une grande passion. Au second cas, la faculté dont je parle, agissant avec moins de force, les principales couleurs du tableau en sont plus ou moins éteintes, et l'objet n'apparaît à l'esprit que par une faible représentation très-

éloignée de la sensation qu'il nous a fait éprouver. *La mémoire*, dit Condillac, *est le commencement d'une imagination qui n'a que peu de force. L'Imagination est la mémoire même parvenue à toute la force dont elle est susceptible.* (1)

Plus on y songe en effet, et plus on reconnaît que l'esprit ne peut conserver que des images de nos sensations. Faites effort pour aller plus loin, employez toutes les forces de votre pensée à réfléchir, contempler, comparer, etc., et vous sentirez que vous passerez continuellement d'images en images, qui s'offriront successivement à votre entendement, sans

---

(1) Traité des Sensations, tome 1, page 55.

que jamais il puisse s'arrêter sur autre chose que sur une image.

Je n'ai pas besoin de dire que j'emploie indifféremment ce mot pour exprimer le rappel des sensations de l'odorat, du goût, de l'ouïe et du toucher, comme celui des sensations de la vue. Il n'en est aucun dont le souvenir ne soit une image, plus ou moins vive.

Mais si l'esprit ne peut appercevoir que des images, qu'entendons-nous par le mot idée?

*Ce mot, dit encore Condillac, exprime une chose que personne n'a jusqu'à présent bien expliquée. C'est pourquoi l'on dispute sur leur origine. Une sensation n'est point encore une idée, tant qu'on ne la considère que comme une sensation qui se borne à modifier l'ame. Je ne dirai pas que*

*j'ai l'idée de la douleur ; je dirai que je la sens ; mais que je me rappelle une douleur que j'ai eue, le souvenir et l'idée sont alors une même chose.*

On doit bien peser ces derniers mots du plus profond métaphysicien que la France ait produit. *Que je me rappelle une douleur que j'ai eue, le souvenir et l'idée sont alors une même chose.* Plus haut il nous dit, que *la mémoire est le commencement d'une imagination qui n'a que peu de force.* Souvenir et mémoire ont bien une signification identique. Tous les dictionnaires les expliquent l'un par l'autre. Donc l'idée de la douleur que j'ai éprouvée, n'est que son image, forte ou faible, qui s'offre à mon esprit.

On eut disputé moins longtemps sur l'origine des idées, si les philosophes eussent fait plus d'attention à la valeur du terme sur lequel ils ne pouvaient s'accorder. N'auraient-ils pas reconnu que ce mot, qui est grec et latin, comme il est devenu français, ne représentait en effet que ce que nous entendons par celui d'image; qu'il était tiré du verbe *Εἶδω*, je vois lequel a produit tous ses dérivés *Εἶδος*, forme, image; *Εἶδολον*, simulacre, statue; *Εἶδέω*, je sais, parce que savoir est encore voir, mais voir dans notre entendement, par images. *Εἶδομένος*, semblable; une chose semblable à une autre en étant encore l'image, et enfin *Εἶδέα*, ou *Ἰδέα*, apparence, ou image. Mais les philosophes ne trouvèrent pas que la providence

eût assez bien traité le genre humain, en ne lui donnant pour principe de la pensée que l'imagination. Le mot idée parut leur offrir quelque chose de plus subtil, de plus fin, de plus délié que le mot image. Ce dernier leur sembla tenir de trop près aux corps, à la matière. On accumula donc les termes du langage les uns sur les autres pour définir l'idée, pour expliquer ce que ce pouvait être; mais les mots de toutes les langues qui ont existé, et qui existeront, ne pourront jamais modifier la nature de notre entendement, augmenter le nombre de ses facultés, et lui en donner de nouvelles. Ainsi les philosophes se livrant à de vaines et frivoles distinctions, disputant sur un mot qu'ils dépouillaient de la seule

pensée qu'il put offrir, il devait infailliblement en résulter que le combat ne fut jamais terminé.

Je prie le lecteur de ne pas passer trop rapidement sur ce premier chapitre. Il doit laisser à penser. On s'intéresse plus aux vérités dont la découverte nous coûte quelque travail, qu'à celles qui nous sont trop complètement exposées. S'il n'y avait point d'exactitude dans ces premiers traits, je me serais sûrement égaré dans le développement que je leur donne.

---

## CHAPITRE II.

*De l'Imagination, comme institutrice du langage.*

L'AUTEUR de l'Univers a voulu élever l'espèce humaine au-dessus de toutes celles qu'il a destinées à habiter la terre, en lui donnant un plus haut principe d'intelligence, et en attachant à cette intelligence la capacité de se perfectionner elle-même. Il paraît que dans ce plan il a exalté notre faculté d'imaginer, en lui imprimant une force qui lui permet de rassembler un grand nombre d'images de nos sensations, et d'en composer des tableaux où elle nous les représente sous un nombre infini de rapports. C'est au vif intérêt qu'inspirent à l'homme

ces représentations intérieures de toutes les sensations qu'il a éprouvées, qu'il doit l'avantage de pouvoir exercer d'une manière si admirable son attention, de faire comparaître devant lui les objets qui en sont les plus éloignés, d'unir le passé au présent et d'employer encore l'un et l'autre à prévoir l'avenir.

Mais toutes les forces de l'imagination n'eussent point produit ces merveilles, si elle n'avait eu le pouvoir de nous forcer, en quelque sorte, à l'invention du langage. C'est-elle qui a fait à l'homme un besoin absolu d'exprimer les sentimens dont elle l'opprime, et qui lui en a fourni les moyens. C'est-elle qui lui a inspiré le choix du signe qui peut peindre la pensée. Ce choix est

tellement son ouvrage qu'il n'est aucun idiôme où l'on ne retrouve une foule de ces termes originaux, auxquels nous avons donné le nom de racines, et qui nous offrent encore toutes les assimilations, tous les rapports qui peuvent se rencontrer entre l'objet que le terme désigne, et l'articulation de la voix employée pour le signaler.

Jean - Jacques - Rousseau se récrie sur la multitude des siècles qui ont dû, suivant lui, s'entasser les uns sur les autres, avant que l'homme ait pu se former un langage. Il ne réfléchissait guères alors sur la rapidité de la marche de la nature dans l'exécution de tout ce qui peut être conforme au plan de son ordonnateur suprême. La faculté de former des

sons articulés qui servent à transmettre, dans un autre entendement, les images qui se présentent au nôtre, est un don du ciel qui doit être aussi promptement employé par l'homme en société, ne fut-elle composée que d'une seule famille, qu'une foule d'autres dons merveilleux qu'en ont reçu les animaux, et que nous leur voyons mettre à profit, souvent même à l'instant de leur naissance. Il existe un rapport admirable entre nos facultés intellectuelles et les organes du corps. L'homme est mu par une force intérieure qui le porte à en faire l'usage auquel ils sont destinés, et l'institution du langage est entrée dans cette destination. Quand on s'arrête à considérer la voix humaine, cette multitude

multitude de sons variés qu'elle peut produire , graves , aigus , doux , déchirants , tristes ou gais , on ne peut s'empêcher de reconnaître l'existence d'un charme secret , qui nous entraîne à employer un tel instrument à la fin pour laquelle il nous a été donné.

Les bêtes ont bien la faculté, plus ou moins étendue , d'employer quelques moyens que l'instinct leur inspire pour énoncer leurs besoins. Leurs cris , leurs chants , leurs mouvemens en sont des explosions. Ils excitent même, en d'autres individus , des sentimens qui paraissent y correspondre ; mais ces cris , ces chants , ces mouvemens , semblent dictés par la nature qui en a déterminé le mode , la forme , et qui n'en a prescrit l'usage que pour un petit

nombre de circonstances. Il faut pouvoir réunir un grand nombre d'images dans son entendement, pour en composer un tableau, dont il résulte une volonté formelle de communiquer sa pensée. Nous ne pouvons pas même affirmer qu'en aucun cas les bêtes aient cette volonté. Elles se font bien entendre, mais il ne s'ensuit pas de là qu'elles en aient conçu la pensée.

Il n'en est pas ainsi de l'homme. Il faut qu'après avoir employé, peut-être involontairement, quelque signe qui aura été compris par son semblable, cette action, et ce qui l'aura suivi, s'offrant ensuite à son imagination, il en ait composé un tableau dans lequel sera développé la pensée de renouveler ce signe, de l'appliquer à d'autres ou à de sem-

blables circonstances. Non-seulement il a conçu cette pensée du signe, mais, à la grande différence des bêtes, c'est lui qui l'a déterminé. La disposition mécanique de l'organe de la voix, les rapports de cet organe avec la nature des sensations qu'il avait à exprimer, ont bien pu le porter à préférer telle ou telle articulation à une autre; mais il n'en est pas moins vrai qu'il a conservé à cet égard une liberté assez étendue, pour n'être pas entraîné irrésistiblement à employer un signe précisément dicté par la nature, et c'est de là que provient la variété des langages.

Les signes que nous aurions pu instituer sans y employer l'organe de la voix, fussent presque toujours restés vagues et indécis;

ainsi le coup de fusil tiré par une sentinelle, n'offre pas une image précise du danger qu'elle aperçoit, si on ne lui a pas exactement déterminé le cas où elle donnerait cette alerte. Mais il nous arrive presque toujours d'avoir à transmettre dans l'entendement d'autrui, et tout-à-la-fois, plusieurs images dont l'ensemble constitue notre pensée actuelle. Quelques mots vont alors subitement les dessiner, les rapprocher et en composer un tableau qui se présente, avec la rapidité de l'éclair, à une autre imagination. Celui qui les entend, voit réellement, en lui-même, une peinture de ce qui est présent à l'intelligence de celui qui les emploie, des sensations qu'il éprouve, ou de celles qu'il a éprouvées, et du souvenir qu'il en conserve.

Mais celui qui emploie ces signes, ne les préfère à tous autres, que parce qu'ils lui semblent peindre fidèlement, à lui-même, les pensées dont il veut affecter un autre entendement. Il en contracte nécessairement l'habitude d'unir au signe l'image qu'il veut tracer par ce signe, de manière que, quelque peu de rapports qu'il y ait au fond entre un son articulé de la voix humaine et aucun des objets que nous appercevons dans l'univers, ces sons et ces objets se lient néanmoins tellement ensemble dans notre entendement, que l'image des uns y reste attachée à l'image des autres. C'est ainsi que le son de voix articulé que je produis, en prononçant le mot *tonnerre*, se lie à l'image que je conserve de la foudre qui fend la nue et affecte

mon ame par la vue, par l'ouïe ; etc. , en sorte que cette image se réveille en moi à l'instant ou le mot tonnerre frappe mes yeux ou mes oreilles , comme d'un autre côté la vue de la foudre , qui s'échappe du nuage, réveille en moi l'image du signe employé à la représenter.

A peine avons-nous fait quelques progrès dans la science du langage, que nous nous persuadons bientôt que les images, que nous avons à offrir à l'entendement des autres , se trouvent toujours sous le mot que nous employons, pour les leur faire apercevoir. Nous saisissons avidement cette découverte , et nous contractons dès lors l'habitude de considérer abstractivement le signe que nous croyons avoir revêtu de tous les

attributs de l'image qu'il doit présenter. Nous adoptons d'autant plus facilement ce procédé, que notre imagination y trouve un grand repos, qu'il soulage sa paresse, et flatte notre orgueil par la facilité qu'il nous donne de composer avec rapidité, pour nous-mêmes et pour les autres, les tableaux les plus compliqués. Ce sentiment jette en nous de profondes racines. Nous sommes loin de prévoir qu'en nous accoutumant à ne plus opérer que sur les signes, et à ne plus joindre à leur image, l'image des objets, nous perdons cette mesure matrice, qui peut seule déterminer la valeur du signe; qu'il peut s'altérer, se corrompre, sans que nous nous en appercevions. C'est ainsi que tant de philosophes ayant perdu de

vue les images des objets auxquels certains mots avaient été consacrés, ayant besoin dans leurs méditations de recourir à ces images et ne les retrouvant plus, leur ont substitué des illusions qui les ont égarés.

Les bêtes n'étant pas douées de la faculté de pouvoir instituer des signes, leur intelligence ne s'exerce que sur les images mêmes qui s'offrent à leur entendement, et sur les rapports qu'ont ces images avec leurs sensations actuelles. L'impossibilité où elles sont de se composer des tableaux où elles puissent en réunir un grand nombre, les empêche de pouvoir sortir du cercle étroit où le créateur a voulu les renfermer: mais leur imagination doit toujours conserver la même énergie.

Aussi

Aussi voyons-nous que dans leurs actions, il est rare qu'elles nous paraissent délibérer. Elles se déterminent à l'instant, passent en un instant d'un acte à un autre; et telle doit être en effet la marche d'un entendement auquel se présente une image vive et isolée, qui doit subitement entraîner son assentiment.

L'institution du langage a donc fait prendre à notre imagination un vol rapide auquel elle n'aurait pu s'élever, si elle ne se fut procurée cette ressource. Le langage n'a pu nous douer d'une nouvelle faculté; mais il a prodigieusement étendu celles que nous avions déjà, en nous donnant les moyens de former un immense magasin d'images, d'établir dans ce magasin un tel ordre, qu'elles peuvent s'y

conserver dans une multitude infinie de séries diversement combinées, et où l'imagination les retrouve. C'est à cette facilité qu'elle acquiert de nous représenter les signes comme valeur des images, que la raison humaine doit tous les progrès dont elle se glorifie. Jamais l'imagination n'eut pu, sans eux, nous composer ces vastes tableaux, où une multitude des divers objets de nos sensations viennent s'offrir à nous dans des plans ordonnés, où chacun d'eux tient une place distincte, est mis en rapport ou en opposition avec d'autres, et contribue pour sa part à un effet commun.

Cette opinion néanmoins que l'institution des signes du langage a plus souvent égaré l'esprit humain qu'elle ne l'a éclairé, a long-

tems régné dans les écoles. On la vit naître d'abord dans celle de Socrate et de Platon, où elle fut une assez juste conséquence de leur doctrine de la *réminiscence*. La même opinion a produit de nos jours le système des idées innées; mais pour faire voir à quel point elle a pu exalter l'esprit de quelques philosophes, je rapporterai ici un passage d'un livre assez étendu, qui a pour titre : *Recherches philosophiques sur la nécessité de s'assurer, par soi-même, de la vérité sur la certitude de nos connaissances et sur la nature des idées*. Cet ouvrage est de *Saint-Hiacinthe*, membre de la société royale de Londres, auteur du *chef-d'œuvre d'un inconnu*. Je copie ses paroles :

« Un homme, nous dit-il, qui

» serait privé des sens , de la vue  
» et de l'ouïe , en serait bien dé-  
» dommagé , s'il s'appliquait à dé-  
» couvrir , par les yeux de l'enten-  
» dement , les essences et les  
» raisons invariables de la nature  
» des choses, dont il pourrait voir  
» d'autant plus près les diffé-  
» rences et les rapports , qu'il se-  
» rait moins déterminé par les  
» apparences auxquelles se bor-  
» nent tous les hommes. Il n'au-  
» rait pas besoin de mots pour  
» sentir , pour comparer , pour  
» juger, et pour étendre ses con-  
» naissances presque à l'infini. Il  
» se parlerait sans construction  
» de phrases ; il s'entretiendrait  
» par la réflexion sur ses propres  
» sentimens et se parlerait ainsi  
» d'une manière infiniment plus  
» éloquente , plus vive , plus con-

» cise , sans doute , que par un  
» tour de paroles. Ce qui me  
» le persuade , c'est qu'ayant pris  
» l'habitude que j'ai contractée  
» par le long et fréquent usage de  
» la parole , de me servir intérieu-  
» rement de paroles muettes ,  
» mais paroles pourtant , lors  
» même qu'étant seul je ne ré-  
» fléchis et ne médite qu'avec  
« moi - même ; malgré , dis-je ,  
» cette habitude , il m'arrive tou-  
» jours de sentir la chose avant  
» que de me la désigner par son  
» nom , et très-souvent de sentir  
» si vivement et si rapidement  
« des idées si vives et si lumi-  
» neuses , et une suite si étendue  
» de conséquences , que non-seu-  
» lement je ne pourrais pas bien  
« en exprimer la justesse et la  
» force dans une longue page d'é-

» criture, mais que je me trouve  
« même embarrassé de les expri-  
» mer simplement, et avec bien  
» des peines et des attentions; et  
» c'est ce qui a fait dire au père  
» Mallebranche, qu'il n'y a point  
» d'esprit, si petit qu'il soit, qui ne  
» puisse, en méditant, découvrir  
« plus de vérités que l'homme du  
» monde le plus éloquent n'en  
» pourrait déduire. Cet homme,  
» sourd et aveugle, ne serait pas  
» privé du plaisir de penser à tout  
» ce qui peut occuper l'esprit des  
» autres hommes, si l'on en ex-  
» cepte les sons et les couleurs,  
» les sciences historiques et con-  
» ventionnelles. Il ne pourrait  
» avoir les idées dont se forment  
» les sciences où la vérité est dé-  
» montrée, telles que sont les vé-  
» rités de la métaphisique, de

» l'ontologie, des mathématiques  
 » et de la morale ; il serait privé  
 » du plaisir de voir des couleurs  
 » passagères, d'entendre des sons  
 » plus passagers encore ; il ne  
 » pourrait s'instruire par l'his-  
 » toire de toutes les folies et scè-  
 » lératesses des hommes, ni de  
 » tous les hazards qui ont produit  
 » les grands évènements. Mais  
 » que perdrait-il à cela ? *Rien* ,  
 » si ce n'est de ne pas connaître  
 » toute la déraison humaine. »

*Ce Rien* est admirable après  
 une nomenclature de tout ce qui  
 compose le système le plus étendu  
 de nos connaissances. Je ne  
 m'arrêterai point à relever les  
 aveux, les inconséquences, les  
 abus de mots qu'on a dû remar-  
 quer dans ce passage, que je n'ai  
 rapporté que parce qu'il met dans

un assez grand jour les prestiges d'une opinion qui a séduit des philosophes d'ailleurs d'un grand mérite, et qu'il nous fait en même temps reconnaître comment derrière un nuage obscur, on peut encore appercevoir l'étincelle de vérité qu'il ne peut nous dérober.

Ces illusions ne pourraient se soutenir que dans la supposition que les images des objets de nos sensations qui se présentent à notre entendement, pourraient s'y réunir et s'y combiner par elles-mêmes d'un aussi grand nombre de manières qu'elles peuvent le faire à l'aide des signes du langage. Ce qui est démenti par l'expérience, par l'état de toutes les sociétés qui sont établies sur le globe.

L'invention du langage a donc

infiniment étendu l'esprit humain, et a porté la pensée dans des régions qui lui eussent été à jamais inaccessibles. C'est par la contemplation de tous les tableaux que l'imagination dès-lors a pu nous composer, que l'homme est devenu sociable, qu'il a fondé les gouvernemens, qu'il a construit le palais des sciences, mesuré les cieux, pénétré dans les entrailles de la terre. Ce sont ces mêmes tableaux qui lui ont présenté les grandes vérités religieuses et morales, et qui lui font acquérir dans le court espace de la vie l'expérience de plusieurs siècles.

---

---

**CHAPITRE III.**

*Les termes les plus abstraits du langage, ne nous offrent que des tableaux plus ou moins compliqués par le travail de l'imagination.*

**J**E prendrai pour preuve, ou pour exemple de la proposition qu'énonce le titre de ce chapitre, un mot dont il nous importe de connaître la valeur, sur lequel semble reposer la dignité de l'espèce humaine, et tout ce qui se trouve en elle de sublime et de plus admirable. Ce mot est celui de *Raison*; mot, que le sage ne prononce qu'avec respect, que la

vertu veut pouvoir appliquer à toutes ses actions , et qui fait frémir le vice , lorsqu'il peut se connaître lui-même.

Je sens qu'il est plus d'un lecteur qui m'a déjà dit : « Mais apercevez-vous bien vous-même ces images dont vous nous entretenez ! alors que vous écrivez, que vous réfléchissez, que vous parlez , avez-vous le temps de les reconnaître , de les placer sous le signe que vous prétendez qui les rappelle ? Et si elles vous échappent , ce ne sont donc pas elles , ni les tableaux que vous en composez , qui constituent votre pensée. »

Jetons les yeux sur l'enfance. On n'y est occupé qu'à nous faire entendre des paroles qui nous re-

présentent des objets, des images de ces objets. Ce ne sont d'abord pour nous que des sons vides de sens et qui ne produisent d'autre effet que le sentiment du bruit qui en parvient à notre oreille. Peu-à-peu, à force de répétitions, le signe en vient à rappeler la chose. Ces mots, *manger, boire, pain, vin, feu, eau*, et une foule d'autres commencent à représenter ou des actions ou des objets qui frappent continuellement nos sens. Ce n'est pourtant pas sans travail qu'un enfant arrive à comprendre ces signes. Il faut qu'il les ait vu mille et mille fois appliquer, pour les employer lui-même. Mais comment franchira-t-il cet espace immense qui se trouve entre la simple représentation

DE L'IMAGINATION. 37  
d'un objet matériel et ce vaste tableau auquel nous unissons le mot de *raison*?

On commence par dire une infinité de fois à un enfant qui pleure et qui crie, qu'il n'a point de raison; s'il s'impatiente et en frappe un autre, il n'a pas de raison; s'il mange ce qu'on lui donne, il a raison; s'il le refuse, il est sans raison; s'il est tranquille dans son lit, il a raison, et s'il ne veut point s'y tenir, il n'en a aucune; enfin ce mot raison revient frapper son oreille en des milliers de circonstances qui se présentent à lui sous de semblables et différens points de vue. Il commence à l'appliquer en une, en deux, en trois, ou quatre occasions, et voilà un début de philosophie; il a déjà fait une généralisation. Le

mot raison réveille en lui deux ou trois images de ses actions, pour lesquelles il aura été puni, ou récompensé, toujours au nom de la raison, et toute sa raison consiste dans ce souvenir. Avec le temps, le tableau se charge d'un plus grand nombre de faits. L'imagination ne peut suffire à les représenter tous; elle en omet quelques-uns; elle en néglige d'autres, sans vouloir même être infidèle, et la raison de l'enfant se trouve alors en contradiction avec celle de ses instituteurs. Enfin à mesure qu'il acquiert quelques années, qu'il devient homme, le tableau s'agrandit, et il arrive au moment où il le tient à-peu-près pour fini, où il le consacre par une application plus étendue du nom de raison, et s'habitue à

envisager le mot comme le tableau même qu'il doit rappeler; et cela par une suite de l'épreuve, souvent involontaire qu'il a faite mille et mille fois qu'au seul mot de raison, il voit comparaitre dans son entendement les images dont il l'a chargé et qui n'en ont point été effacées.

Ce n'est pas sans éprouver quelque peine qu'en considérant ainsi la raison dans son berceau, on la voit se composer de la réunion de si faibles élémens. Comment reconnaître en effet, dans cette première ébauche, l'esquisse de cet immense tableau, où l'imagination parvient à placer toutes les actions humaines dans les rapports qu'elles ont avec notre bonheur, et où, dans le cours de quelques années, elle accumule tous les faits

sur lesquels nous établissons les principes de la sociabilité, nos idées du vice et de la vertu ? Qui croirait que la mère ou la nourrice de cet enfant aient ainsi déposé dans son entendement, les premiers germes de cette auguste raison, *souveraine*, comme le disent les anciens, *et des dieux et des hommes* ; dont les lois invariables triomphent avec le temps des caprices de nos législations ; qui nous élève à la pensée de l'Être Suprême, et érige dans le fond de nos cœurs des autels à la justice, à la bienfaisance, à l'amitié, à l'amour conjugal, à l'amour paternel, à la piété filiale ; qui enfin contraint à lui rendre hommage, les hommes les plus pervers, lorsqu'elle leur apparaît sous quelques-uns de ses principaux

paux traits , telle que Socrate et Malesherbes en offraient la céleste empreinte à tous les cœurs qui *conservaient encore quelque chose d'humain.*

C'est cependant ainsi que l'entendement s'élève graduellement de la contemplation des images les plus simples , à celle des tableaux les plus vastes , et les plus compliqués. Mais des procédés qu'il suit pour s'étendre et recevoir successivement tous ses divers accroissemens , il résulte qu'il y a autant d'espèces de raisons qu'il peut exister d'hommes sur la terre ; car il n'en est point en qui ce mot puisse réveiller une suite d'images semblables à celles qu'il réveillera dans un autre , ni qui s'offrent à tous deux dans le même ordre , et avec les mêmes nuances.

Il est impossible qu'il existe jamais deux êtres qui aient éprouvé les mêmes sensations dans des circonstances pareilles. Deux enfans élevés dans une solitude absolue , seront encore l'un pour l'autre deux objets différens ; leur expérience ne sera pas la même. A plus forte raison , les hommes réunis en sociétés nombreuses , où règnent tant d'intérêts divers , en acquerront une , qui ne pourra être que celle de chacun d'eux en particulier , et non celle d'aucun autre. Nous avons tous une mesure différente , à laquelle nous appliquons les actions humaines ; et il ne suffit pas de dire qu'il existe des principes généraux reconnus par toute la terre , et qui doivent être pour nous des règles infaillibles. Ces principes , ces

régles ne sont jamais exprimées que par des sons articulés de la voix , par des signes auxquels chacun de nous unit un plus ou moins grand nombre d'images. Les nations encore sauvages ont bien quelques idées de la justice , mais les Européens , dont l'esprit est le moins cultivé , ne l'envisageront-ils pas sous des points de vues impossibles à saisir par des Iroquois ? Les représailles qui s'exercent à la guerre , sont des atrocités aux yeux d'un philosophe qui sent son ame déchirée en se représentant l'innocence des malheureux qui en sont les victimes , tandis que le général qui les commande , n'y voit qu'un acte de justice qu'exige de lui l'amour de la patrie. Alexandre et Platon éprou-

vaient bien tous deux un desir véhément de *gloire* ; mais ce mot ne présentait à l'un que des tableaux de rois vaincus , de peuples dans les fers , de villes détruites ou fondées , du monde entier dans la stupeur , et de la postérité s'occupant de ses triomphes ; tandis que ce même mot ne représentait , dans l'entendement du disciple de Socrate , que des travaux à entreprendre pour surmonter ses passions.

Ainsi donc la raison se compose , en chacun de nous , de la réunion d'un certain nombre d'images sur lesquelles notre expérience a principalement fixé notre attention , et que nous avons tellement contracté l'habitude d'unir à ce mot , qu'il nous semble le

plus souvent affecter notre esprit indépendamment de tout travail de l'imagination.

Je ne sais s'il est beaucoup d'hommes qui prendraient plaisir à considérer un tableau composé des diverses images dont l'ensemble forme pour eux ce résultat qu'ils décorent du nom de raison, si à côté de ce tableau on leur en présentait un autre qui leur offrirait tous les phénomènes, tous les évènements dont leur imagination a perdu la trace, et qui auraient pu et même dû entrer dans le plan du premier. A mon égard, j'avoue qu'à l'aspect du second, je craindrais d'éprouver une douleur à-peu-près pareille à celle dont le Tasse nous dit que fut atteint Renaud, lorsqu'enivré des faveurs de sa maîtresse, Ubalde

lui présenta ce bouclier de diamans où il se reconnut, avec désespoir, sous ces indignes parures pour lesquelles il avait abandonné le simple vêtement d'un héros guerrier.

C'est par des procédés semblables à ceux que je viens d'exposer, que l'imagination nous conduit à établir une multitude de signes que nous considérons comme des abstractions auxquelles on a plus particulièrement affecté le nom d'idées, et qui ne sont en effet que de vastes tableaux composés des images de nos sensations. Arrêtons un instant notre pensée sur quelques-uns de ces termes abstraits du langage, tels qu'ils s'offrent en foule à la mémoire, comme ces mots : *Vérité, Sagesse, Folie, Vice, Vertu,*

*Force, Faiblesse, Esprit, Sottise, Courage, Grandeur d'ame, Générosité, Avarice, Pudeur, Modestie, Science, Ignorance, Conscience, Gouvernement,* etc., et nous reconnâtrons que nous ne pouvons y attacher aucun sens, si nous ne leur unissons pièce-à-pièce, si j'ose employer cette expression, un certain nombre de phénomènes qui nous ont affectés et que nous destinons ces mots à nous représenter; enfin jusqu'aux termes de négation et d'affirmation, jusqu'au *Oui* et au *Non*, toute expression du langage ne nous présente que des images. Il faut bien que cela soit ainsi, puisqu'il n'arrive rien à notre entendement que par nos sensations, et qu'il ne peut nous rester de nos sensations que leurs images.

## CHAPITRE IV.

*Des vices de l'union qui se forme  
dans notre entendement entre  
les images et leurs signes.*

L'INVENTION du langage aurait dû verser la plus éclatante lumière sur toute communication de la pensée ; cependant l'imagination rencontra , dans la nature de l'homme , des obstacles insurmontables à ce qu'elle pût jamais porter les signes à une perfection, dont, au premier coup-d'œil, ils paraîtraient susceptibles. Peut-être en eut-elle approché d'avantage , si elle se fût un peu défiée de ses forces ; mais elle est présomptueuse ,

tueuse, et le plus souvent elle se perd par un excès de confiance.

On convient généralement que nos sensations ne sont pas susceptibles de définition. Il est impossible de définir une couleur, un son, une odeur, aucune sensation du tact, ou du goût. Ouvrez le dictionnaire de l'académie, le mot odeur, y est expliqué par senteur. Passez au mot senteur, on le rend par odeur. Locke rapporte, qu'un aveugle faisant tous ses efforts pour comprendre une définition qu'on lui faisait de la couleur écarlate, ne put jamais la saisir autrement, qu'en disant que *c'était sûrement quelque chose de semblable au son de la trompette*. Le nom que l'on est convenu de donner à chaque sensation, est donc la seule définition

que l'on puisse en faire ; mais ce nom n'en peut présenter aucune image à celui qui ne l'a pas éprouvée, et qui par conséquent ne peut être partie dans la convention du langage.

S'il m'est impossible de vous présenter l'image de ma sensation, lorsque vous ne l'avez pas éprouvée, autrement que par le signe, par le nom que je lui unis dans mon entendement, ce signe, ce nom se bornent donc à tracer dans le vôtre, non pas l'image de ma sensation, mais l'image de celle que le même objet vous a fait éprouver. Or il faut observer que nous n'avons pas tous une conformation parfaitement semblable ; qu'il y a de grandes variétés dans l'organisation humaine, que ce qui paraît amer à un palais,

rude et raboteux à une main délicate, déchirant à telle oreille, n'est pas toujours désagréable, ou l'est moins à un autre palais, à une autre main, à une autre oreille. En vain Rameau eut voulu faire sentir à un musicien ignorant le charme d'une dissonnance heureuse dont il était ravi; en vain aussi je voudrais faire passer en vous, par quelque signe que ce soit, l'image de la sensation qu'à produite sur mon palais le goût d'un ananas; tous les mots que j'y emploierai, vous seront intelligibles, si vous-même n'avez goûté de ce fruit; et si vous ne le connaissez que par ceux qu'on fait venir, à force d'art en Europe, tandis que je le connais par ceux que l'on recueille au Pérou, l'image de la sensation que vous

rappellera mon signe, sera encore très - éloignée de celle qu'il me rappelle à moi-même. Il y a tant de nuances différentes dans l'action de nos organes , que ce n'est que par approximation que nous éprouvons des sensations semblables , et par conséquent par approximation que nous pouvons saisir l'image que les autres nous offrent de leurs sensations.

Observons actuellement que le cours de la vie humaine a bien des époques différentes. Les organes des sens d'abord enveloppés , mous et faibles, acquièrent ensuite plus ou moins d'élasticité, de vigueur dans les uns et dans les autres, s'y émoussent et s'affaiblissent ou plutôt ou plus tard. Nos sensations son atteintes par toutes ces révolutions. Les signes

auxquels nous en unissons les images, ne rappellent pas dans un âge celles qu'ils nous offraient dans un autre.

Ce n'est pas tout; non-seulement nous changeons, nous subissons une continuelle révolution; mais au-dehors de nous, tout change également. La scène de l'univers, comme celle de la société, varie sans cesse à nos yeux. Les objets modifient chaque jour les sensations qu'ils nous ont fait éprouver la veille. Ce ne serait pas une raison pour que nous ne pussions à la rigueur attacher un signe à chacune de ces modifications. Mais elles sont si nombreuses que l'imagination serait bientôt accablée du poids de tant de caractères à reconnaître. Les Chinois ont eu la pensée d'en éta-

blir proportionnellement à la foule d'objets qu'il serait utile de pouvoir bien signaler ; mais il n'est pas un lettré , nous dit-on , dans toute l'étendue de l'empire qui ait pu se familiariser avec la moitié de ces caractères. Or , si l'emploi d'une si grande multitude de signes est au-dessus des forces de ceux-mêmes qui se dévouent à cette étude , combien ne sera-t-il pas toujours au-dessus de l'appréhension vulgaire ?

Nous nous figurons presque toujours l'entendement humain comme une table d'airain , sur laquelle viennent se graver en traits ineffaçables les images simples ou combinées de nos sensations : mais il n'est point de jour , où il ne s'y en efface quelques-unes , où il ne s'y en grave de nouvelles. Nous

ne pensons point à vingt ans comme à dix, à quarante comme à vingt, à soixante comme à quarante. Les matériaux de nos jugemens ne sont plus les mêmes. Les tableaux que nous a d'abord présentés l'imagination, se décomposent et se recomposent à chaque instant de la vie. Où est l'homme qui n'a pas déjà oublié une partie des sensations qu'il a éprouvées hier? des pensées qui l'ont occupé aujourd'hui? qui n'en laisse point échapper, qui un instant plutôt lui étaient présentes et qu'il ne peut ressaisir?

Une assez longue expérience nous a conduits d'abord et dès notre enfance, à unir le signe à l'image. Insensiblement nous arrivons au point de ne plus considérer que le signe, sans nous ar-

rêter sur l'image qu'il doit représenter. On se porte d'autant plus facilement à croire à sa vertu, à son énergie que l'imagination trouve dans quelques circonstances un moyen de se dérober tellement à nos regards, que l'esprit humain doit se croire convaincu, qu'il est capable de concevoir des pensées où elle n'entre pour rien : par exemple, les pensées de nombre paraissent indépendantes de la représentation intérieure d'aucun objet ; elles nous semblent former un ordre d'idées purement intellectuelles. Aussi d'anciens philosophes ont-ils été tellement éblouis des propriétés apparentes des nombres, qu'ils ont cru y reconnaître quelques émanations de la sagesse incréée, et que dans les transports

de leur admiration, ils ont été jusqu'à leur attribuer une puissance magique, et ont élevé ces conceptions de l'homme au rang des plus sublimes conceptions de la divinité. Ainsi les Pythagoriciens crurent appercevoir dans les nombres, *un, deux, trois, quatre*, non-seulement les principes du système musical, mais encore ceux de la physique et de la morale, l'éternité, le temps, l'intelligence, la justice, la bienveillance, l'amitié, etc., (1). Les Thérapeutes, avaient placé le nombre sept, parmi les objets les plus sacrés de leur culte, et se sen-

---

(1) Plut. de virt. mor. tom. 2. pag. 441.  
 Arist. Quintil. de music. lib. 3. pag. 116.  
 Arist. metaph. lib. 1. chap. 5. tom. 2.  
 pag. 845.



taient pénétrés pour lui d'un profond respect , par les idées de *chasteté* et de *virginité* qu'ils lui attachaient. Le nombre *cinquante* leur semblait encore atteindre à un plus haut degré de *perfection* et de *sainteté* comme renfermant en lui la *vertu du triangle rectangle* , *principe de la génération de toutes choses*(1). On ne savait guères alors ce que l'on voulait dire ; mais comme les hommes qui s'égarèrent par ces illusions , étaient néanmoins des philosophes profonds à d'autres égards , ou des personnages respectables par leurs mœurs , on crut sur parole , et l'on applaudit à des mots vides de sens , ce qui n'est pas absolument rare.

---

(1) Philon de la vie contemp.

Avec un peu d'attention on eut pu cependant reconnaître que les signes des nombres isolés de tous les objets auxquels nous pouvons les unir, ne nous offrent que des sons articulés de la voix, ou quelques traits de plume, qui d'ailleurs ne présentent rien à notre entendement. Je me plais à citer Condillac, pour rendre hommage à son génie, et m'entretenir, tout-à-la-fois, de quelques sentimens d'amitié dont il m'a honoré. *Je n'apperçois, dit-il, dans son art de penser, les nombres deux ou trois, qu'autant que je me représente deux ou trois objets différens. Si je pense au nombre quatre, je suis obligé, pour plus de facilité, d'imaginer deux objets d'un côté et deux objets de l'autre. A celui de six, je ne*

*je ne puis me dispenser de les distribuer deux à deux , ou trois à trois , et si je veux aller plus loin , il me faudra bientôt considérer plusieurs unités , comme une seule , et les réunir , pour cet effet , à un seul objet.*

Cet aveu est précieux de la part d'un homme qui savait si bien s'assurer de sa pensée. Il en résulte qu'aucune idée de nombre, ne peut se placer dans l'entendement que par l'imagination, et en y unissant des objets quelconques.. Mais l'imagination paraît ensuite s'éloigner, et laisser à l'entendement le soin de recueillir le fruit de son travail. Ainsi la raquette qui lance une balle, lui laisse parcourir sa route, sans la suivre après l'avoir frappée. Le principe du mouvement reste

DE L'IMAGINATION. 61  
néanmoins dans la balle, et celle-ci tombe à l'instant qu'il est éteint. De même nous perdons de vue le premier effet de l'image qui ne se prolonge que sourdement, et nous en concluons que la pensée peut exercer quelque activité indépendamment d'elle. Quand l'Imagination, essentiellement inconstante et légère, revient ensuite à la considération du signe, elle ne le reconnaît qu'imparfaitement, et loin de le représenter sous ses premiers traits, elle l'enveloppe de ses fantaisies, et le recompose de diverses parties qui lui sont souvent étrangères, mais dont l'assemblage nous séduit, s'il peut flatter nos goûts ou nos passions.

Or, si en réfléchissant sur cette

dangereuse facilité que nous avons de substituer le signe à l'image, nous sommes en même temps forcés de reconnaître, 1°. que les objets apparaissent différemment au plus grand nombre des hommes ; 2°. que les signes ne peuvent nous faire présenter aux autres les images des objets tels que nous les appercevons, mais seulement tels qu'ils les apperçoivent eux-mêmes ; 3°. enfin, que les forces de l'Imagination sont insuffisantes pour établir une quantité de signes égale à la foule des objets soumis à nos sens et à leurs nuances innombrables, ne sommes-nous pas forcés de convenir que la communication de la pensée restera toujours imparfaite, et qu'il nous sera toujours

facile de nous tromper nous-mêmes sur la valeur des signes que nous employons dans nos méditations les plus tranquilles ?

---

## CHAPITRE V.

*De l'influence réciproque des passions sur l'Imagination, et de l'Imagination sur les passions.*

QU'IL est pénible de reconnaître l'extrême difficulté que l'on éprouve à se faire entendre, à faire concevoir aux autres nos pensées, précisément comme nous concevons; à saisir les leurs et s'en pénétrer, et de voir que cette union intime des âmes, objet des vœux de tous les cœurs sensibles, et en morale, ce qu'est dans les arts ce beau idéal que les grands maîtres ne peuvent atteindre que par des travaux infinis! Un grand  
fond

fond de piété conduit à présumer que dans un séjour plus heureux, les esprits dégagés des liens du corps pourront se connaître réciproquement bien mieux que nous ne nous connaissons ici bas (1). Qui de nous peut rien dénier de la puissance de Dieu? Mais si cette parfaite correspondance des âmes était en effet une récompense destinée aux gens de bien, il semblerait en résulter que l'amphibologie la plus désolante, le langage le plus obscur et le plus équivoque devraient entrer dans la punition des méchants.

Ce qui n'est guères moins affligeant est de voir que les hommes, à qui la nature oppose déjà tant

---

(1) Mallebranche. Recherch. de la vérité. tom. II. page 59. édit. de 1772.

d'obstacles à ce qu'ils puissent perfectionner les signes du langage , se laissent emporter par des mouvemens passionnés qui leur font perdre une grande partie des avantages qu'ils devraient recueillir de cette institution. Ce sont ces terribles passions qui embrasent l'Imagination et lui font employer toutes ses forces à nous égarer. En vain nous avons reconnu mille et mille fois les illusions dont elle nous berce. Nous restons incorrigibles , elle n'en conserve pas moins son empire sur l'amant que trompe une infidelle , sur l'avare dupe de sa lésine, sur l'ambitieux qui a succombé dans ses prétentions , sur le coupable qui a même subi la peine de quelque crime. Elle leur compose encore de nouveaux tableaux

dans lesquels elle leur offre l'accomplissement de leurs desirs , et leur esprit préoccupé de l'enchantement où elle les tient , croit toujours appercevoir la vérité dans ses mensonges les plus grossiers.

La passion se définit *un mouvement de l'ame excité par quelque objet* (1). Ainsi, à parler exactement , nos moindres desirs , nos espérances, nos craintes les plus légères sont des passions. Il nous est impossible de nous supposer dans un état où nous n'en éprouvions aucune. Nous voulons rester dans la situation dans laquelle nous sommes actuellement , où nos vœux en appellent une autre. L'usage , cependant, ne donne guère

---

(1) Voyez le dictionnaire de l'Académie française.

le nom de passion qu'aux mouvemens de l'ame qui sont assez impétueux pour nous faire surmonter des obstacles qui s'opposeraient à l'accomplissement de nos desirs , soit que ces obstacles se présentent hors de nous , soit qu'ils se soient formés en nous-mêmes par la réflexion , comme il arriverait à un philosophe qui s'étant fait un système d'insensibilité pour les femmes , et devenant ensuite amoureux , aurait tout à la fois à combattre ses principes , et à toucher le cœur de la femme qui l'enflammerait. Mais à mesure que nos espérances , nos craintes , nos desirs sont excités par des objets dont la jouissance peut nous rendre heureux , ou la privation malheureux , la pas-

sion prend un caractère plus décidé; l'ame s'élançe vers l'objet auquel elle attache son bonheur. Les obstacles qui lui auraient paru insurmontables avant qu'elle se fut éniivrée de son poison, ne peuvent plus l'arrêter. Dans son exaltation tout lui paraît devoir céder à sa volonté, le ciel et la terre même lui obéir, et c'est ce dont les religions nous offrent mille exemples.

Ces desirs impétueux d'un bien difficile à obtenir et dont souvent la possession ne peut nous donner que du repentir, sont presque toujours l'ouvrage de l'Imagination. Tantôt elle nous charme par l'espérance, tantôt nous effraie par la terreur. La nature commence par nous faire éprouver des besoins et nous les fait

vivement ressentir. Le tigre affamé se jette sur sa proie et combat l'ennemi qui la lui dispute ; mais sa faim satisfaite , il tombe dans un état d'insensibilité dont la renaissance d'un autre besoin peut seule le tirer. Il n'en est pas ainsi de l'homme considéré dans la société , même la plus sauvage ; son imagination lui offre toujours, jusque dans son désœuvrement, quelques traits du passé, du présent, qu'elle unit à l'avenir ; c'est le souvenir d'une femme dans les bras de laquelle il se croirait heureux, c'est une victoire qu'il a remportée sur quelque animal féroce ; une vengeance à exercer contre un ennemi , etc. Ces images dans leur simplicité, n'en sont pas moins propres à faire naître des passions, mais qui ne peu-

vent parvenir à ce degré de raffinement qu'elles acquièrent dans les sociétés civilisées, où les arts, les plaisirs naturels ou factices, les plus hautes fortunes, la plus extrême misère, tous les biens, tous les maux, toutes les vertus, tous les vices, les actions les plus héroïques, comme les plus épouvantables, sont réduites, par les signes du langage en tableaux diversement nuancés, que dès notre enfance on s'occupe à nous présenter ; que nous nous rendons assez familiers pour que la comparution de l'un dans notre entendement en amène un autre à sa suite, puis un troisième, puis une foule, et fasse ainsi éclore en nous des sentimens qui ne semblent point être l'ouvrage de la nature.

On sent bien que l'Imagination doit employer toutes ses forces à servir la passion , comme celle-ci le demande. Si l'objet dont nous desirons la possession est de nature à nous procurer des jouissances agréables , elle ne manque pas de les placer en avant de son tableau , et de rejeter dans un lointain obscur les images des peines qu'il pourrait entraîner à sa suite. C'est ainsi qu'au sauvage oppressé du besoin de l'amour , elle offre la peinture du plaisir que lui feraient éprouver les caresses de celle qu'il aime. Il ne peut à la vérité l'obtenir qu'en l'arrachant à un autre , qu'en l'enlevant au milieu des siens , qu'en s'exposant à des vengeances atroces. S'il n'a point encore couru de pareils dangers , si même , s'y  
étant

étant exposé, il en est sorti vainqueur, l'image seule du plaisir fixe toute son attention, rien ne peut l'en détourner, tandis qu'à peine il apperçoit une faible esquisse des maux qu'il attire sur sa tête.

Mais quand l'Imagination travaille sur des hommes policés par une longue suite de siècles, formés par un langage qui lui permet de porter en un instant leur vue sur tout ce qui a pu frapper leurs sens, elle prend un vol plus hardi, et emploie dans ses séductions, une finesse qu'il nous est souvent impossible de reconnaître. Jamais elle ne manque de consulter la passion, pour attacher aux signes, les images qui peuvent lui plaire. Elle y trouve d'autant plus de facilité, qu'il n'en est point qui aient une

consistance invariable qu'on ne puisse modifier par une foule d'autres expressions que l'on peut leur unir, et que l'éducation nous conduit à ne jamais exercer notre pensée qu'en y employant les signes. L'Imagination nous accable de tous ceux qui peuvent flatter la passion; elle atténue les uns par la faiblesse de son dessin, renforce les autres par la vigueur de son pinceau. Elle dépouille aujourd'hui ceux-ci du caractère qu'elle leur imprimait hier. A la suite d'un mot dont elle veut détruire l'effet, elle en appelle une foule d'autres qui n'ont avec le premier aucune correspondance, et qui néanmoins paralysent toute sa force, et ne lui laissent plus d'autre existence que celle d'un vain son articulé

de la voix, qui frappe les oreilles, sans rien offrir à l'entendement.

Ecoutez un homme ému d'une vive passion, et voyez comme, par le seul effet de l'enchantement où il est, les expressions se présentent à lui; avec quel art il les dénature, avec quelle habileté il parvient à leur faire tracer d'autres images que celles qu'elles vous semblaient consacrées à rappeler. Il vous entraîne, tous les termes du langage acquièrent une nouvelle énergie dans sa bouche, ou perdent celle qu'ils devaient conserver. Ce que vous considérez comme un acte de raison, il n'y a qu'un instant, vous semble en ce moment un acte de folie; ce qui vous semblait juste hier, aujourd'hui devient injuste; ce qui vous char-

maît, vous paraît odieux; la maladie vous a gagné; vous n'êtes plus le même que vous étiez. L'Imagination commence par tromper l'homme passionné, et se sert ensuite de lui pour égarer les autres.

Que si, devant cet enthousiaste qui vient nous émouvoir, nous avons pu conserver assez de tranquillité, pour discuter froidement en nous-mêmes la valeur de ses raisonnemens, celle de ses expressions, ce qu'il leur ajoute d'étranger et de contraire à l'usage le plus commun, ou mieux encore, si nous sommes émus d'une passion différente de la sienne et qui la contrarie, alors il sera dans l'impossibilité de nous affecter des images que les mêmes signes réveilleront en lui; nous

serons révoltés de leur application, du désordre, de l'incohérence des divers objets dont il aura composé ses tableaux. Nulle expression faible, ou exagérée ne nous échappera, et une foule d'images opposées à celles par lesquelles il comptait nous séduire, viendront assaillir notre entendement.

Que d'exemples à citer dans la révolution, de ce faux emploi des signes du langage! et pour ne m'arrêter qu'à un seul, n'avons-nous pas vu ces mots de *modéré*, de *modération* offrir à une multitude d'esprits égarés, toutes les idées par lesquelles on peut représenter des actes de perfidie, de trahison, de lâcheté? Envain dès l'enfance, ils avaient sans cesse entendu dire, ils avaient

eux-mêmes répété que *la modération est une vertu qui porte à garder une sage mesure en toutes choses, à ne se point laisser aller à la colère, à l'orgueil, à mépriser la vaine gloire et l'éclat des richesses* (1). Ces mots ne nous rappelaient-ils pas toutes ces idées, de paix intérieure, de tranquillité de conscience, de ces douces vertus dont se compose le bonheur du sage. Ce signe changea bien alors son caractère. Vous êtes modéré, disait-on, donc vous tramez des complots affreux, vous êtes modéré, donc vous êtes violent et emporté, vous êtes modéré, donc votre cœur n'est rempli que de haine, donc vous n'êtes occupé

---

(1) Dictionnaire de l'académie,

que de vos intérêts personnels ,  
donc vous voudriez établir votre  
bonheur particulier sur le mal-  
heur général.

Et il ne suffirait pas de dire  
qu'il n'y avait pas de bonne foi  
dans les hommes qui abusaient  
ainsi des termes du langage. Je  
conviens qu'il s'en trouvait un  
grand nombre qui ne se propo-  
saient que d'égarer les autres  
mais ils n'avaient conçu cette  
pensée , que parce qu'ils avaient  
reconnu qu'il en était une foule  
de tout prêts à recevoir le signe  
comme on le leur présenterait, sans  
se donner la peine de réfléchir ,  
que quelques jours plutôt, ils l'em-  
ployaient eux-mêmes à exprimer  
des pensées absolument con-  
traires.

Mais arrêtons - nous un mo-

ment à considérer plus particulièrement quelques-unes de nos passions, et nous jugerons encore mieux de l'étendue des moyens dont l'Imagination peut faire usage pour nous séduire, et nous égarer.

## CHAPITRE VI.

*Coup-d'œil particulier sur quelques-unes de nos passions.*

P UISQUE nous croyons devoir nous arrêter particulièrement sur quelques passions, c'est bien raison de commencer par l'amour.

Ce mot dans quelque langage qu'on le prenne, est celui que l'Imagination se plaît le plus à embellir de tous ses charmes. Contemplez un instant les traits magiques dont il est composé, et mille tableaux enchanteurs vont se dessiner sous vos yeux, se presser l'un contre l'autre, pour

se disputer vos regards. Vous y verrez les vertus et les graces y former des groupes où elles réuniront l'esprit et la beauté, la raison et l'enjouement, le courage et la sensibilité, le mépris des richesses et l'art d'en faire le plus noble usage, les talens qui nous ravissent, ces transports de deux cœurs justement épris l'un de l'autre, ces élans d'une félicité qui semble nous élever au-dessus de tout ce que la nature nous permet d'attendre d'elle.

Et comment l'Imagination ne nous offrirait-elle pas ces tableaux de l'amour? Il a pour principe le besoin le plus oppressif de tous ceux que nous pouvons éprouver. La faim est moins dévorante. Suivez les effets de l'une et de l'autre.

DE L'IMAGINATION. 83  
tre chez les animaux. Dans les  
accès de cette première passion,  
ils négligent pour la satisfaire tout  
ce qui peut intéresser leur exis-  
tence ; ils n'y souffrent point de  
partage ; leur jalousie est de la  
fureur, et l'oiseau faible et timide  
semble éprouver celle des tigres  
et des lions.

A peine sortis de l'enfance au  
moment où la nature nous inspire  
cette inquiétude, cette agitation  
intérieure par laquelle elle nous  
mène à son but, les jouissances  
de l'amour s'offrent de toutes  
parts à nos sens. On cherche à  
nous en dérober la vue, et le  
voile transparent dont on les cou-  
vre, ne leur donne que plus d'at-  
traits. L'ambition, l'avarice, la  
gloire, la sagesse même ne pa-

raissent entreprendre de travaux que pour faire à l'amour hommage de leurs conquêtes. Que desirent les rois ? La possession d'un objet digne de les enflammer. Que cherchent les sages ? Une compagne aimable et vertueuse. Quelle est la consolation de l'indigent ? Une femme qui partage sa misère. Qui est ce qui anime tous les arts ? L'amour. Le poëte , le musicien , le peintre , le sculpteur ne le perdent de vue que pour le reprendre l'instant d'après , et vous le représenter sous des traits qui vous paraissent encore nouveaux. Que l'on vous offre de choisir entre le Jupiter olympien de Phidias et la Vénus de Praxitele , vous admirerez Jupiter , mais vous prendrez Vénus.

D'où naît l'orgueil de la beauté ?  
De ce qu'elle inspire l'amour , et  
qu'en l'inspirant elle peut mieux  
le ressentir. Enfin cet amour porté  
à son plus haut période , et unis-  
sant deux ames vertueuses nous  
offre le spectacle du bonheur le  
plus parfait auquel la nature hu-  
maine puisse atteindre.

C'est sur ce fond que l'Imagi-  
nation se plaît à travailler dans  
notre jeunesse ; et , de la véhé-  
mence de notre passion , sort le  
plaisir qu'elle trouve dans l'exa-  
gération , et dans le mensonge  
même , pour peu qu'il soit en-  
veloppé d'une légère apparence  
de vérité. Elle persuade à l'être  
le plus disgracié de la nature ,  
qu'il peut encore inspirer les plus  
tendres caresses ; au vieillard qu'il

a conservé les avantages et les agrémens du jeune âge; à un stoïcien rigide, qu'il peut allier les intérêts de son cœur avec ceux de de la raison. Elle nous trompe également sur les qualités extérieures et même les plus apparentes de l'objet qui nous enflamme.

- « Ils comptent les défauts pour des perfections,
- » Et savent y donner de favorables noms,
- » La pâle est au jasmin en blancheur comparable;
- » La noire à faire peur, une brune adorable.
- » La maigre a de la taille et de la liberté;
- » La grasse est dans son port pleine de majesté;
- » La mal-propre sur soi, de peu d'attraits chargée,
- » Est mise sous le nom de beauté négligée;
- » La géante paraît une déesse aux yeux;
- » La naine un abrégé des merveilles des cieux;
- » L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne;

- » La fourbe a de l'esprit , la sottise est toute bonne ;
- » La trop grande parleuse est d'agréable humeur
- » Et la muette garde une honnête pudeur.
- » C'est ainsi qu'un amant dont l'amour est extrême
- » Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.»

Remarquez ici comment le poëte , scrutateur profond des plus secrets mouvemens de l'ame, nous découvre l'emploi que fait l'Imagination des signes du langage ; comme il lui fait effacer de ses tableaux tous ceux qui traceraient des images dont la passion serait blessée , et lui en fait substituer d'autres qui ne peuvent que la flatter.

Mais suivons-la dans les impostures dont elle fait si hardiment usage pour attaquer la sagesse des femmes , et voyez com-

ment un homme vivement épris parvient insensiblement à changer la valeur d'une foule d'expressions auxquelles on croirait que sont constamment unies des idées qu'on ne peut en détacher. Que deviennent dans son langage ces mots de *vertu*, de *pudeur*, de *chasteté*, de *modestie*, de *fidélité*, d'*honneur*, de *lien conjugal*? Il ne peut affaiblir l'énergie naturelle de ces signes que par les images dont il les entoure. Ainsi il environnera la chasteté de toutes celles qui représentent la sottise; qui peuvent la faire considérer comme une ignorance des choses du monde; comme un mépris insensé des plus doux plaisirs; comme un attentat au vœu de la nature; une soumission folle à des conventions que  
les

les hommes n'ont faites que pour les intérêts de leur sexe ; un respect absurde pour des lois dont on peut cacher la violation dans l'ombre de la nuit et du silence , comme une injustice envers celui dont on est aimé , et dont on peut faire le bonheur sans affliger personne. Il atténuera la force de ce mot *vertu* , par le rapprochement trivial , mais souvent encore puissant , qu'il fera de la vertu que l'on demande plus particulièrement aux femmes et de celle que l'on attend des hommes. Il présentera celle-ci dans tout son éclat , y concentrera tout l'effet du mot , et paraîtra démontrer qu'il ne peut y avoir de mérite à combattre les plus douces affections de son cœur. Quelles couleurs brillantes ne répandra

t-il pas en même temps sur toutes les expressions qu'il a intérêt d'embellir ? Quelles images ne saura-t-il pas unir à ces mots d'*amour*, d'*amant*, de *sensibilité* de *tendresse* ? Quelles peintures ne fera-t-il pas de ces *sentimens* qui ne sont commandés par aucun préjugé, qui s'alimentent du bonheur de ce qu'on aime, qui naissent et renaissent du sein des plaisirs, du dévouement généreux que l'on peut faire de sa pudeur même à l'objet que l'on chérit et des jouissances qui en sont le prix ?

Je pense bien que beaucoup de femmes ne croiront pas qu'à l'aide de pareils artifices on eut pu jamais ébranler leur sagesse ; aussi bien ne parle-je que des Imaginations que l'on peut échauffer.

Mais sans chercher querelle au temps présent, on pourrait, en fouillant dans l'histoire de l'antiquité, y trouver quelques exemples de femmes, qui après avoir été long-temps vertueuses comme Pénélope, auraient néanmoins fini par subir le joug d'un vainqueur. Mais l'amour porté à un période élevé, n'est pas aussi commun qu'on le croit. Bien des gens s'en disent susceptibles, qui se donnent en même temps pour invulnérables. Etrange contradiction ! C'est que la capacité d'être heureux entre dans nos idées de perfection ; nous ne voulons pas que l'on pense qu'il n'est pas en nous d'atteindre au plus grand bonheur auquel l'homme puisse parvenir ; *nous aurions pu être aussi sensibles que tout autre,*

disons-nous, *mais nous n'avons pas voulu l'être, ce n'est pas là que nous plaçons le bonheur.*

Que l'Imagination nous séduise aussi facilement qu'elle le fait, lorsque nous sommes atteints de cette passion de l'amour, qui sort immédiatement des entrailles de la nature, cela se conçoit; mais il me semble la trouver infiniment plus coupable, lorsqu'à force d'impostures, elle parvient à faire éclore dans notre cœur d'autres passions également furieuses, et dont le germe périrait sans les soins qu'elle prend pour le développer. C'est bien à ses prestiges assurément que l'ambition doit ce sceptre de fer avec lequel elle nous gouverne si souvent. Quel travail ne fait-elle pas pour nous présenter les avantages de la

supériorité sociale qu'un homme peut acquérir sur les autres, pour en composer des tableaux où elle fait entrer la jouissance de tous les biens naturels ou factices. Elle n'ira pas d'abord offrir à son élève des images hardies, qu'il ne fixerait pas sans en être effarouché; les premières seront toujours embellies de quelques-uns des traits qui servent à peindre la vertu; ainsi elle persuadera à ceux qui entrent dans la carrière de la fortune, qu'ils pourront y acquérir l'estime des hommes et même la mériter. Les succès de l'ambition la fomentent et l'irritent. L'Imagination appelle à son aide toutes les passions que celle-ci peut servir, l'orgueil, l'envie, l'avarice, l'amour même. Elle éloigne en même temps de notre vue toutes

les images des peines , des inquiétudes , des tourmens , des dangers , des crimes , des remords dont le spectacle nous serait insupportable. Insensiblement l'idole de la puissance acquiert de nouveaux charmes , et devient un colosse devant lequel s'anéantit tout autre objet.

Les signes du langage se présentent aux déguisemens de l'ambition , comme à ceux de l'amour , elle ne vit que de bassesses , de trahisons , de brigandages , de crimes et de sang : mais ces mots ne s'offrent point à sa pensée. Ses bassesses sont de *justes complaisances* , ses trahisons des *représailles* , ses brigandages des *actes tacitement compris dans le pacte social* ; ses crimes auront été *nécessaires* , et le sang qu'elle ré-

pand, aura toujours été *coupable*. Si vous aviez sous les yeux l'épouvantable galerie de tableaux dont l'imagination de Roberspierre ou de Danton les énivrait, vous resteriez confondu, en appercevant les rapports, les contrastes, les différents jours, les nuances qu'elle établissait entre les diverses parties dont elle les composait, et quels signes du langage elle unissait à ces horribles représentations. Vous avez entendu ces monstres dans la tribune aux harangues. Socrate a-t-il jamais plus fréquemment employé les expressions qui peignent des pensées de bienfaisance, d'humanité, de sagesse, de vertu, de raison?

C'est principalement de notre orgueil que l'Imagination tire sa force pour allumer l'ambition, et

cet orgueil est encore son ouvrage, car il n'est ni un besoin, ni un plaisir des sens. C'est elle qui nous l'inspire dès l'enfance, en nous offrant dès-lors des tableaux de la supériorité que nous pouvons obtenir sur quelques-uns des êtres avec lesquels nous sommes en relation. Il m'a toujours paru qu'entre des enfans à-peu-près du même âge et vivants ensemble, les plus grands, les plus forts, montraient du penchant à l'orgueil. J'ai fait la même observation sur les hommes d'un âge mûr, et il m'a semblé que souvent elle pouvait s'étendre à ceux-mêmes qui ont reçu une éducation soignée. L'orgueil s'établit plus tard sur la supériorité de l'esprit. Il faut du temps à l'Imagination pour rassembler des faits qu'elle puisse  
nous

nous présenter de manière à nous persuader qu'à cet égard, nous jouissons en effet de quelques avantages sur les autres. Mais à peine a-t-elle commencé ce travail, qu'elle le suit sans relâche. Elle nous flatte avec un art dont il nous est impossible de démêler l'adresse. Les images les plus confuses de notre supériorité, nous en paraissent des témoignages incontestables. Elle néglige tous les faits qui nous décèleraient notre faiblesse. Il n'est point d'homme qui ne puisse recueillir quelques circonstances de sa vie dans lesquelles il aura plus heureusement pensé qu'un autre. Les défaites s'effacent aisément de la mémoire, nos victoires y sont gravées en caractères indélébiles. Un sot parvient à la longue

à se former de son esprit et de ses talens un tableau qui l'enchanté ; tout est bon à son imagination pour nourrir son orgueil : elle y emploie les choses les plus étrangères au mérite et au talent. Elle nous incorpore en quelque sorte les biens que nous pouvons obtenir de la fortune , pour élever un homme à cette pensée , que le monde entier doit s'abaisser devant lui , et son orgueil n'est jamais , à ses propres yeux , que de *l'élévation d'ame* , de la *grandeur* dans le caractère , et une *juste opinion* de son esprit.

L'Imagination ne met pas moins de zèle et d'adresse à servir l'avarice , qu'elle n'en montre à flatter l'orgueil et l'ambition ; elle étale à sa vue le spectacle des biens que l'or peut procurer ; des pei-

nes, des inquiétudes dont il peut nous garantir. Elle transforme en jouissances les privations mêmes qui affligent l'indigence. L'avare mène une vie austère; mais s'il le voulait, toutes les commodités, tous les plaisirs du luxe deviendraient son partage. On lui témoigne peu d'égards dans la société, c'est qu'on lui porte envie; si la considération publique méritait qu'on en fit quelque cas, il ne tiendrait qu'à lui de l'obtenir. On lui a dit qu'il était ignorant, mais on ne devient savant qu'avec des livres, et il pourrait avoir une immense bibliothèque. Il laisse ses enfans dans la misère; serait-il bon père, s'il leur abandonnait des biens, dont ils feraient vraisemblablement mauvais usage, et qui leur reviendront un jour, lorsqu'ils

auront acquis plus d'expérience pour les mieux gouverner? Ainsi sa pensée ne lui offre jamais rien de sa passion, qui puisse offenser la délicatesse; il n'est point dur envers les malheureux, il se borne à *mettre de l'ordre* dans ses affaires; s'il gagne un procès odieux, c'est qu'il était fondé en *justice*. Enfin il n'est point de passions que l'Imagination ne fomenté par des représentations illusoires des biens que nous désirons obtenir, par un abus des termes du langage, qui se prête à donner une consistance apparente à ses fantômes.

A quels excès n'a-t-elle pas porté le fanatisme? Sur combien de cadavres n'en a-t-elle pas élevé la tête hideuse?

Nous voudrions être heureux,

DE L'IMAGINATION. 101  
être parfaitement heureux. Nous voudrions que tous les momens de notre existence, fussent remplis d'un sentiment de volupté, qui affectât toute notre intelligence, tous nos sens, et qui ne pût jamais s'affaiblir. Nous sommes loin de cet état. La faiblesse de notre esprit, celle de nos organes, les mille et mille douleurs qui sont prêtes à chaque instant à s'emparer de nous, tout s'oppose à ce que nous puissions jamais y atteindre. Nous saisissons à la vérité dans le cours de la vie quelques plaisirs assez vifs, pour nous féliciter alors de notre existence; mais ils passent avec la rapidité de l'éclair. La misère de la plupart des hommes, leurs besoins naturels, ou factices, les maladies, la mort et l'horreur qu'elle

inspire, ne nous offrent que des objets dont la vue nous afflige. Les philosophes disent bien que la vertu suffit au bonheur du *sage*; mais ce *sage du portique* n'existe nulle part, et ces exagérations ne sont que des élans de la vanité humaine. Faut-il donc renoncer au bonheur, et la mort, si pénible à envisager, est-elle donc la seule consolation qui nous reste ?

Dans ces situations douloureuses où l'homme se rencontre si fréquemment, l'Imagination est venue lui offrir le spectacle d'un nouveau monde, dans lequel nous serions éternellement abreuvés de toutes les joies, de toutes les délices que la pensée peut accumuler sur un être intelligent et sensible. Elle ne peut néan-

moins composer cet autre univers que des débris de celui que nous appercevons, en un mot de nos sensations; et c'est alors qu'au lieu d'ouvrir constamment à tous les hommes le sanctuaire d'une religion, digne d'établir les rapports qui existent entre les créatures intelligentes et la cause première, elle a inventé les superstitions qui ont désolé la plus grande partie du globe de la terre. Il n'est point d'insolence, d'inepties, d'abominations dont elle ne l'ait souillée, et qu'elle ne soit parvenue à déguiser avec assez d'art, pour leur attirer nos hommages. Dieu fut impudemment outragé; on vit les êtres les plus vils, des hommes qui n'avaient laissé d'eux que le souvenir de leurs crimes, des tyrans, des fem-

mes prostituées, et jusqu'à des bêtes représentées sous ses attributs. Les vices eurent des autels. Les actions les plus atroces furent érigées en actes de vertu. Les puérités les plus insipides devinrent des objets d'idolâtrie. Les plus violentes passions ne manquèrent pas d'appuyer ces égaremens. L'orgueil, l'avarice, l'ambition et jusqu'à l'amour même, se couvrirent du manteau de l'hypocrisie pour soutenir des absurdités qui pouvaient les servir, et contribuèrent à rendre nos ténèbres plus épaisses. L'Imagination subjuga jusqu'aux plus violens besoins de la nature; nous fit mépriser la faim, la soif, les maladies, les tourmens; nous fit renoncer aux sentimens les plus doux de l'humanité; à l'a-

mour conjugal, à la tendresse paternelle, à la piété filiale, à la reconnaissance, à l'amitié, à la bienfaisance; et le fanatisme, grâce à ses prestiges, parvint souvent à s'emparer des trônes.

C'est une conséquence du desir véhément que nous avons d'être heureux, que notre ignorance nous soit pénible. Notre science n'explique rien, ou bien peu de choses. La crédulité paraît nous faire tout comprendre, et nous préférons l'erreur qui satisfait notre orgueil, à l'incertitude qui l'humilie.

## C H A P I T R E V I I .

*Du travail de l'Imagination  
dans les ames vertueuses.*

**I**L faut être juste, et convenir que, s'il arrive souvent à l'Imagination de nous attirer dans des précipices où nous périssons, elle nous élève aussi dans des régions sublimes que l'homme n'eut jamais atteint sans elle. Si d'un côté, elle caresse nos plus funestes passions et va jusqu'à nous rendre inaccessibles aux remords; de l'autre, elle nous montre quelque fois la sagesse dans tout son éclat, et nous entraîne vers elle avec une force irrésistible.

Du moment où quelque vertu

prend dans notre cœur les caractères de la passion , l'Imagination s'empresse de la servir avec autant de zèle , qu'elle en mettait à enflammer l'ambition d'Alexandre ou de César. Les matériaux qu'elle emploie dans les compositions où elle flatte nos penchans criminels, sont à la vérité plus communs , et plus à sa portée , que ceux qu'il lui faut réunir et ordonner pour intéresser la raison. Elle tient à sa disposition un magasin immense d'images qui peuvent représenter les jouissances du vice, tandis que ce n'est que par un long travail qu'elle parvient à en recueillir un certain nombre qui puissent nous offrir celles de la vertu ; mais à peine nous en voit-elle échauffés, que s'efforçant toujours à nous

plaire, elle ne nous entretient plus que des objets de notre culte.

Je supposerai pour un instant que l'entendement de quelques hommes, tels qu'ont été Socrate, Epaminondas, Marc - Aurele, nous fut tout-à-coup ouvert, et que nous pussions y contempler cette suite de tableaux sans cesse présents à leur vue ; quel spectacle s'offrirait à nous ? Nous y verrions toutes les vertus mises en action. La justice, l'amour de la patrie, l'amour paternel, l'amour conjugal, la piété filiale, l'amitié, le courage, la prudence, la valeur, la bonté, la modération, la modestie, la pudeur, la grandeur d'ame, le mépris des richesses, le mépris de la mort ; toutes les vertus en un mot paraîtraient

DE L'IMAGINATION. 109  
s'être réunies pour offrir à l'esprit  
et au cœur les images les plus tou-  
chantes de la félicité à laquelle  
nous pouvons atteindre. Ici serait  
représenté l'homme exerçant un  
grand acte de bienfaisance par  
des sacrifices, par des privations,  
qui peuvent y donner tant de  
charmes; là, un sage outragé s'é-  
lèverait au-dessus de l'injure, et  
nous lirions déjà dans ses yeux  
qu'il n'aspire à se venger, qu'en  
servant son ennemi. Tous les  
traits héroïques dont les temps  
ont pu conserver la mémoire, se-  
raient placés dans cette galerie,  
et s'il en restait quelque partie qui  
ne fut pas occupée par les monu-  
mens de l'histoire, l'Imagination  
en remplirait le vide par de sa-  
vantes compositions. Socrate s'y  
placerait lui-même buvant la

cigüe avec le sentiment religieux d'une félicité pure. Epaminondas y jouirait de sa mort comme du plus grand acte de sa vie ; Marc-Aurele s'y retrouverait formant le dessein d'abdiquer l'empire , si le sénat de Rome en jugeait un autre plus digne que lui. Il n'est point de situations pénibles et difficiles , dans lesquelles l'homme puisse se trouver , qui ne deviennent pour l'Imagination le sujet d'un tableau capable de faire couler ces larmes qu'arrache à tous les cœurs sensibles la pensée d'une grande action.

De toutes les vertus l'amour de la gloire est celle qui semble lui offrir les plus brillants sujets à traiter. Quelle foule d'images ne doivent pas en effet s'accumuler devant un esprit avide d'estime ?

Ce sont des batailles gagnées, la patrie sauvée d'une dévastation universelle, des factions contenues, des tyrans dans l'opprobre, les acclamations d'un peuple gouverné avec sagesse, conduit par l'éloquence, instruit par de profonds écrits, des villes fondées, des campagnes soulagées, des ports remplis de vaisseaux, les sciences en honneur, tous les arts produisant des chefs-d'œuvre, les bonnes mœurs respectées, une saine religion leur imprimant son empreinte, de tous côtés des succès éclatans. Les dangers inséparables de ces hautes entreprises, ne viennent se présenter aux yeux d'un grand homme que pour en relever l'éclat. L'Imagination en écarte tout ce qui pourrait jeter sur le tableau des om-

bres fâcheuses : ainsi lorsqu'elle offrait aux yeux de Thésée le spectacle irritant de la vertu d'Hercule , et lui inspirait un véhément desir de s'associer à ses travaux et de partager sa gloire , elle ne lui présentait que des triomphes remportés sur des monstres , sur des brigands qui désolaient la terre , tout l'Olympe dans l'attente d'un demi-dieu , lui désignant déjà sa place ; les siècles futurs se transmettant les uns aux autres le souvenir immortel de ses exploits : mais elle rejetait dans un lointain obscur , les vengeances de Junon , les injustices et la basse jalousie d'Eurysthée , le poison des Nessus : et quand elle faisait envisager à son jeune héros Athènes parvenue , par les lois qu'il pouvait lui dicter , à ce point de splendeur et  
de

de prospérité dont il jeta les premiers fondemens , elle l'enflam-  
mait par le spectacle de la puis-  
sance , des richesses , du bonheur  
d'un grand peuple , lui donnait à  
contempler , les vertus qu'une  
saine législation peut faire éclore ,  
lui montrait la liberté , l'industrie,  
les sciences , les arts , les talens  
fixant leur séjour dans cette ville  
privilégiée et y élevant l'esprit hu-  
main à toute la hauteur à laquelle  
il peut atteindre ; mais à peine  
crayonnait-elle dans ses tableaux  
quelques faibles traits de la légè-  
reté , de l'ingratitude des peuples,  
des morsures de l'envie , des tra-  
hisons des faux amis , des lâchetés  
des ambitieux et des trames infer-  
nales de quelques scélérats dont  
les succès d'un grand homme font  
toujours le désespoir.

Que ceux qui sont sensibles à quelque gloire, nous disent si leur pensée n'est pas continuellement fixée sur ces représentations intérieures de tous les objets qui intéressent leur passion ; s'ils n'en sont pas émus comme d'aiguillons qui les pressent ; si chaque signe du langage, chaque mot qu'ils emploient pour exprimer leur idée, ne la leur offre pas par les images les plus vives et les plus animées.

Il doit être permis à un fils d'invoquer l'autorité de son père, et de répandre quelques fleurs sur sa tombe. Dans cet ouvrage de la *Théorie des sentimens agréables*, écrit avec tant de profondeur et d'élégance, l'auteur, en traitant de l'agrément attaché aux biens honnêtes, c'est-à-dire à ceux qui nous prouvent notre perfection,

se fait à lui-même cette question.  
« Si l'estime d'autrui n'a d'at-  
» traits pour nous , que par le  
» bonheur qu'elle nous promet,  
» comment peut-on la rechercher  
» par le sacrifice de sa propre  
» vie ? L'histoire a immortalisé des  
» Grecs , des Romains , des Chi-  
» nois qui se sont dévoués à une  
» mort certaine , sans qu'ils pa-  
» raissent en avoir eu d'autres  
» motifs , que d'échanger leur  
» vie contre les louanges de la  
» postérité. Par quel prodige des  
» hommes qui n'ont connu d'autre  
» vie que la présente , ont-ils pu  
» consentir à cesser d'être , pour  
» être heureux ?

» Le principe de cet héroïsme ,  
» suivant Cicéron , est toujours  
» une espérance secrète de jouir

» de sa réputation dans le sein  
» même du tombeau. Un senti-  
» ment confus de notre immor-  
» talité agit sur ceux-mêmes qui  
» n'ont pas de ce dogme une idée  
» bien distincte. Mais il y a quelque  
» chose de plus : il ne serait pas  
» impossible que ces hommes cé-  
» lèbres aient été plus heureux  
» par leur mort, qu'ils ne l'eus-  
» sent été par leur vie. Admirés  
» de leurs amis, et de leurs compa-  
» triotes ; persuadés qu'ils le se-  
» raient de leurs ennemis mêmes,  
» de leur postérité, de tout le  
» genre humain ; cette épaisse  
» nuée de tant d'admirateurs, a  
» pu, pour des Imaginations vives,  
» former un spectacle dont le  
» charme, quoique de peu de du-  
» rée, leur parut d'un plus grand  
» prix, qu'une plus longue suite

» de sentimens agréables, mêlés  
» d'amertume et d'ennui. »

Observez ici comment l'auteur, sans s'être proposé aucune recherche sur l'action et l'étendue des forces de l'Imagination, se trouve néanmoins conduit à reconnaître son ouvrage, dans une des passions les plus nobles qui puissent s'allumer dans notre cœur. Quel tableau que celui qui vous offre cette épaisse nuée de tant d'admirateurs qui se succèdent les uns aux autres dans la suite des siècles, et qui vous fait voir et entendre les transports, les acclamations de vos compatriotes, de vos amis, de vos ennemis, des philosophes de tous les âges, des héros de tous les temps, de tous ces peuples à venir qui dans toutes les parties de

la terre et dans une durée infinie ;  
vous proclamerez bienfaiteur  
du genre humain !

Il ne faut pas toutefois à l'Imagination un aussi vaste champ pour qu'elle se plaise à embellir la vertu de tout l'éclat qu'elle peut répandre sur elle. Il n'en est aucune , même parmi celles dont le caractère particulier est de vouloir se dérober aux regards , qu'elle ne pare quelquefois de charmes qui peuvent inspirer la plus vive passion. Contemplez cette vierge dont la figure le disputerait à celle de Vénus ; dont les graces ont dessiné le maintien , dirigent la marche , les gestes et jusqu'aux moindres mouvemens. Elle vous aperçoit et prend un voile ; elle rougit d'avoir été vue et d'avoir pu appeler vos desirs.

Elle a honte de ses conquêtes et se croit également coupable, si elle a pu s'offrir à vos hommages ou s'exposer à des injures. Un sentiment de modestie règne impérieusement dans son ame. Il n'est point de sacrifices qu'elle ne lui fasse. En vain les plaisirs ont conspiré contre elle, en vain les mœurs du siècle font une critique amère de son austère retenue; l'Imagination lui présente la pudeur, comme une fleur qui répand sur elle les plus doux parfums; comme une sorte d'incarnat dont la main de la vertu même a voulu relever le prix de toutes ses perfections. Elle lui montre en perspective l'honneur et la gloire de sa famille, celle de son pays, l'estime universelle, l'approbation de Dieu même. Elle résisterait à

des rois , à leurs faveurs comme à leurs persécutions ; elle résisterait à un amant adoré , et , si le ciel , pour récompense de sa sagesse , la destinait à lui être unie par des nœuds légitimes , le jour où elle pourrait se sentir pressé dans ses bras , serait pour elle un jour de douleurs et de larmes , où elle croirait se voir flétrie , sans penser que la carrière d'une femme vertueuse , est aussi belle à parcourir , que celle d'une vierge irréprochable.

Et cette femme vertueuse , qui , toujours pénétrée de la pensée de ses devoirs , et malgré les outrages d'un époux infidèle , aura résisté aux séductions les plus délicates , aux sentimens les plus vifs , les plus profonds de l'amour et du respect que sa sagesse et sa beauté

beauté auront tout à-la-fois inspirés ; croira-t-on que son imagination ne travaille pas à la consoler ? Ne lui présentera-t-elle pas sans cesse , le spectacle de ses combats et de ses triomphes ? ces regards d'intérêt et d'estime , qu'un public quelquefois juste , pourra jeter sur elle , lui échapperont-ils ? Et dans ces lieux où les besoins de la dissipation , les plaisirs honnêtes, les devoirs religieux même , attirent la multitude , ces éloges de la vertu dont retentissent les théâtres , comme ceux qui lui sont prodigués dans les temples par les ministres des autels , ne lui paraîtront-ils pas autant d'hommages involontaires qui viendront se reposer sur elle ? Se refusera-t-elle à la pensée qui lui ferait assimiler sa destinée à

celle de quelques femmes illustres par leur malheur, et dont tous les âges conservent précieusement le souvenir ? Et, si nous lui supposons une piété qui, en l'élevant au-dessus des mouvemens de l'orgueil humain, lui fasse souvent porter ses regards vers les cieux, avec quelle douce satisfaction, ne rentrera-t-elle pas dans le fond d'un cœur où elle n'apercevra que des sentimens dont elle n'aura jamais à rougir devant l'Etre-Suprême ? Mais d'où sa vertu tirera-t-elle l'aliment qui la soutient, si elle n'est entretenue par une imagination qui la lui offre sous les formes les plus imposantes, et les plus dignes de toucher et d'enflammer son ame ?

Il n'est point de vertu que l'Imagination ne puisse ainsi enrichir

par son brillant coloris. Elle va jusqu'à purifier l'amour, en atténuant les traits qu'elle emploie communément pour peindre ses plaisirs, et en leur unissant les images touchantes d'un sentiment délicat, dans lequel la volupté retrouve un fond toujours nouveau de délices inépuisables. Mais c'est sur-tout par la peinture des biens qu'elle offre à de parfaits et solides amis, qu'elle peut justement triompher de son talent. Quel chef-d'œuvre en effet que celui par lequel elle fait éclore et développe dans nos cœurs ces sentimens profonds d'attachement et de tendresse, qui nous font vivre dans un autre nous-même, à l'existence duquel nous unissons la nôtre. Oh douce amitié ! qui pourrait te représen-

ter dans toutes les formes sous lesquelles une imagination sensible et vertueuse sait t'offrir aux yeux des êtres privilégiés que tu combles d'une félicité constante. Qui pourrait dignement exposer tes bienfaits ? Dans la solitude et dans le monde ; dans les situations les plus heureuses de la vie , comme dans les plus difficiles ; dans la douleur et les tourmens , on te verrait sans cesse occupée des moyens d'accroître notre bonheur , ou d'alléger nos souffrances. Tes sacrifices sont des jouissances qui remplissent toute la capacité de l'ame. Si je suis heureux , mon ami l'est plus que moi ; si je suis malheureux , je lui confie mes peines et il s'en empare. Jusque dans les bras de la mort , je me livre tout entier au sentiment

dont il me presse ; son désespoir vient m'y consoler , et le deuil que je lui laisse à porter , ne lui paraîtra pas encore dénué de quelques charmes.

Oh ! vous qui me l'avez fait connaître cette sainte amitié , quels signes du langage pourraient me servir à peindre tant de momens de ma vie où elle m'a comblé de ses biens ? Quels tableaux que ceux qui offriraient ces jouissances durables de deux ames , dont l'une n'a pas une pensée qui puisse rester inconnue à l'autre , qui éprouvent constamment le besoin d'une approbation réciproque , qui dans les rigueurs de l'absence même se voient , s'entretiennent , se félicitent , se conseillent , se consolent , et rem-

plissent tous les momens de leur vie d'un sentiment qui les pénétrant TOUJOURS PLUS.

Je vous en dirais davantage , si je n'étais retenu par une sorte de pudeur ; car je ne puis rien dire de vos vertus , que je ne paraisse me glorifier et montrer la prétention que j'ai pu vous en offrir quelques-unes.

Nous avons , il y a peu de momens , reproché à l'Imagination d'avoir produit toutes les superstitions ; d'avoir enfanté le monstre du fanatisme , et armé ses mains des torches et des poignards dont il a incendié et ensanglanté la terre. C'est cependant elle encore qui nous inspire la plus noble de toutes les passions , la plus digne d'enflammer notre cœur ; la piété

DE L'IMAGINATION. 127  
envers l'Être-Suprême, créateur,  
régulateur de l'univers, et cause  
première de son existence.

Mais cette matière est si grave,  
exige tant d'attention, que nous  
craindrions de ne pas la traiter  
avec le respect qui lui est dû, si  
nous y mêlions aucune autre pen-  
sée et ne lui consacrons pas un  
chapitre particulier.

---

---

---

### CHAPITRE VIII.

*Comment l'Imagination parvient à nous inspirer des sentimens religieux.*

**S**I toutes nos pensées ne sont que des tableaux composés des images représentatives de nos sensations, comment ces images peuvent-elles produire en nous la pensée de Dieu, d'un être immatériel, créateur de la matière, infini en durée, en puissance, en sagesse, en bonté, etc. ? Comment l'Imagination peut-elle nous représenter ce qui semble inimaginable ?

Observons d'abord que l'homme,

dès le premier instant de sa naissance, est assailli de sensations qui ne produisent sur lui d'autre effet que de l'affecter agréablement ou désagréablement. Peu-à-peu les fibres de son cerveau acquièrent un ressort, une élasticité, qu'elles n'avaient pas, et font éclore en lui la faculté d'imaginer, de se représenter dans son entendement les sensations qu'il a éprouvées.

Faisons ensuite une remarque très-simple, mais essentielle. Ces sensations en se représentant dans notre entendement, ne peuvent y paraître que dans un certain ordre, dans une succession quelconque, l'une après l'autre. Nous n'en éprouvons point qui n'ait été précédée et qui ne soit de même suivie d'une autre, n'y eut-il

entre-elles aucun rapport ; mais enfin elles se suivent , se succèdent. Ainsi je vois du feu , première sensation ; j'y porte la main , il me brûle ; seconde sensation qui succède à la première. J'aperçois le soleil ; première sensation ; je le fixe , il m'éblouit ; seconde sensation.

Or dans ces deux suppositions , je vois constamment ces secondes sensations succéder aux premières , si je provoque la seconde par l'acte qui peut la produire. Ainsi il ne nous arrivera jamais de porter la main dans un brasier ardent , sans qu'elle en soit brûlée ; jamais de fixer le soleil sans en être ébloui.

L'ordre dans lequel nos sensations se succèdent , est donc quelque fois constant , invariable entre

certaines sensations, comme dans ces deux suppositions; mais aussi est-il bien plus souvent inconstant, et variable, de manière que de deux sensations qui se seront aujourd'hui succédées, pour moi, l'une à l'autre, j'éprouverai, l'instant d'après, la première, sans que la seconde qui, un moment plutôt, a pu la suivre, lui succède actuellement. Par exemple, je lance une pierre en l'air, elle retombe sur moi et me blesse; je puis fort bien lancer une autre pierre qui ne reviendra pas tomber sur moi et me blesser.

Or si de deux sensations, l'une précède constamment l'autre, et que celle-ci succède toujours à la première, il devient impossible à l'Imagination de ne pas les unir dans les représentations qu'elle

nous en fait. Ainsi elle me fait voir ma main brûlée, si je la porte dans un brasier; mes yeux éblouis, si je fixe le soleil. Notre amour du bonheur la force à suivre cette marche, car notre bonheur nous intéresse à reconnaître l'ordre dans lequel doivent se succéder nos sensations. Si nous en éprouvons une pénible, l'Imagination l'unit à l'instant à celle qui l'a précédée; et si ces mêmes sensations nous affectent toujours en se succédant immédiatement l'une à l'autre, elle ne peut plus les dessiner dans ses tableaux. Le temps nous a fait parvenir à reconnaître un très-grand nombre de ces successions immédiates des divers phénomènes que nos sens apperçoivent.

La nature qui nous force d'in-

venter les signes du langage pour exprimer nos sensations, nous oblige également à exprimer par quelque signe, cette succession immédiate et constante dans laquelle nous les éprouvons souvent; cet ordre faisant partie de nos sensations mêmes. Or pour l'exprimer, ne semble-t-il pas que le signe que l'on peut y employer, doit correspondre dans quelque langage que ce soit, à ce que nous entendons dans le nôtre par ce mot, *cause* ?

La première des sensations qui en précède constamment une autre, doit naturellement se présenter comme *cause* de la seconde, qui m'en paraîtra également *l'effet*, c'est-à-dire le fait qui la suit. Nous n'avons pas même aujourd'hui une autre manière de définir

la cause. Ouvrons les dictionnaires. Ce mot s'y explique par celui de *principe*, qui ne représente qu'une antécédence, une primauté, comme celui d'effet n'énonce qu'une succession immédiate du fait qui suit le premier.

Lorsque les hommes emploient pour la première fois ces mots de *cause* et d'*effet*, ils sont bien loin d'y unir cet immense tableau que l'Imagination parvient à la longue à y attacher. On peut se rappeler ce que j'ai dit du mot *raison*. Il en est de même de ceux de *cause* et d'*effet*. Ils ne désignent d'abord que la succession particulière de quelques sensations qui se suivent toujours dans un ordre invariable. Insensiblement le tableau s'agrandit et devient d'une étendue incommensurable dans la tête de

Newton , tandis que l'homme des champs peut à peine en former une esquisse , dans laquelle il place bien ou mal quelques-uns des phénomènes que ses sens ont aperçus.

Le spectacle de l'univers est sans contredit le plus grand , le plus imposant de tous ceux qui affectent nos sens. Il nous inspire l'admiration par son immensité , par la multitude des objets qu'il embrasse , par leur ordonnance , par le sentiment même de nos plaisirs et de nos peines , qui font partie de ce grand tout.

Puisqu'à mesure que nous acquérons de l'expérience , l'Imagination nous fait reconnaître un phénomène antécédent de chaque phénomène , et que notre bonheur semble attaché au travail qu'elle

fait pour nous indiquer l'ordre de leur succession, elle en contracte cette habitude de nous représenter toujours cet antécédent, au risque même de s'égarer. Or quel est l'antécédent de ce que nous désignons par ce mot *Univers*? Voilà ce qui l'inquiète, la tourmente par une suite nécessaire du penchant qui l'entraîne à unir toujours la cause à l'effet dans tous ses tableaux.

Mais il n'y a dans nos sensations que le sentiment de l'impression que produisent sur nous les objets qui font partie de l'univers. L'antécédent de l'univers est donc hors de cet univers qui nous est sensible. Comment l'Imagination pourra-t-elle y atteindre? Elle s'agite en tous sens, pour trouver dans les diverses combinaisons  
des

des objets qui nous apparaissent , de quoi composer cet antécédent, cette cause première de tout phénomène. Et c'est alors que se laissant emporter par sa légèreté, par une confiance présomptueuse, par le desir de flatter nos passions, elle a enfanté tant d'extravagances superstitieuses ; cette théogonie des anciens , cette existence primitive du cahos, ces conjonctions mystérieuses d'êtres fantastiques, d'où l'on a cru voir sortir tous les mondes , cette foule de divinités entre lesquelles on en fit le partage ; enfin ces délires monstrueux qui désolent encore aujourd'hui une grande partie du globe et qui ne sont que des rapprochemens et des combinaisons absurdes de nos diverses sensations.

Cependant avec le temps et dans le calme des passions, l'Imagination s'aperçut de l'incohérence des divers objets qu'elle unissait dans ces tableaux, des contradictions dont elle berçait notre orgueil, ou notre faiblesse, de la folie de ses compositions. Elle rougit de ses ouvrages, et reconnut l'impossibilité de nous représenter cet être antécédent de tous les êtres, qui a immédiatement précédé leur existence et qui a pu les produire. En vain elle s'élève jusqu'aux limites des mondes; elle ne peut les franchir. Un voile impénétrable arrête ses regards; mais elle en voit sortir comme des rayons dont elle compose des tableaux, dans lesquels elle fait entrer tout ce qu'elle peut représenter sous ces mots de puis-

sance, de sagesse, de vertu, de bonté, d'ordre, de perfection, de bonheur, etc. et nous ramenant à notre expérience qui nous prouve qu'il n'est aucun phénomène qui n'ait son antécédent, auquel il succède constamment, elle nous entraîne à reconnaître que celui de l'univers est caché par ce voile qui le dérobe à nos yeux.

C'est en suivant une marche semblable, que l'Imagination nous conduit à cette autre pensée de l'ame humaine, principe ou antécédent nécessaire de notre faculté de sentir et d'imaginer. En se reconnaissant la force de pouvoir nous représenter les objets qui ont frappé nos sens, de les arranger, de les combiner, de les disposer à son gré, elle vou-

drait encore nous offrir l'image de cette force qui agit sur nos sens, sur qui nos sens agissent sans jamais l'appercevoir que par ses effets; mais tous ses efforts n'aboutissent qu'à nous retracer nos sensations. Ainsi elle nous peint l'ame comme un souffle, un vent, *νεμος*, *anima*, une vapeur, un fluide, plus subtil que l'air, ou tout autre objet impalpable, et quand sous cet aspect elle veut nous expliquer le phénomène de sa propre existence, elle vient encore échouer devant un autre voile, qu'il lui est également impossible de soulever.

Mais il suffit à l'Imagination de nous avoir élevé à cette première pensée d'un être antécédent de tous les êtres, à cette autre pensée de l'existence de

l'ame, antécédent également nécessaire de l'exercice de nos diverses facultés, pour nous porter à admirer et adorer la cause première de tout ce qui nous apparaît dans l'univers. C'est en nous donnant à contempler cette longue suite d'images qui nous élèvent jusqu'à ces voiles mystérieux que nos sens ne peuvent percer, qu'elle parvient à nous pénétrer d'un sentiment profond, qui semble nous unir à l'Être-Suprême, nous imposer l'obligation d'entrer dans ses vues, de contribuer à quelques égards par nous-mêmes à l'accomplissement de ses desseins. C'est alors que les vertus humaines prennent un caractère de grandeur, auquel aucun autre principe ne pourrait les élever. C'est alors

que l'espérance de l'immortalité et toutes les images enchantées qui peuvent s'y attacher, viennent adoucir les peines de la vie, en même temps que les plus vifs sentimens de reconnaissance envers l'Être-Suprême en augmentent les biens et nous font reposer avec confiance dans le sein de cette puissance incompréhensible, mais en qui nous ne pouvons supposer que sagesse, justice et bonté.

---

## CHAPITRE IX.

*Du travail de l'Imagination dans  
les beaux-arts et dans les  
sciences.*

LES plaisirs des sens l'emportent-ils sur ceux de l'ame? Cette grande question, dès avant la naissance d'Epicure et de Platon, avait déjà partagé le genre humain en deux sectes différentes.

« Pour en juger, ( dit encore  
» l'auteur de la théorie des sen-  
» timens agréables ) imaginons-  
» les entièrement séparés les uns  
» des autres , et portés à leur plus  
» haut point de perfection. Qu'un  
» être , insensible à ceux de l'es-

» prit, goûte ceux du corps dans  
» toute sa durée ; mais que, privé  
» de toute connaissance , il ne se  
» souvienne point de ceux qu'il  
» a sentis , qu'il ne prévoie point  
» ceux qu'il sentira , et que , ren-  
» fermé pour ainsi dire dans son  
» écaille , tout son bonheur con-  
» siste dans le sentiment sourd  
» et aveugle qui l'affecte pour  
» le moment présent. Imaginons  
» au contraire un homme mort à  
» tous les plaisirs des sens , mais  
» en faveur de qui se rassemblent  
» tous ceux de l'esprit et du cœur ;  
» s'il est seul , que l'histoire , la  
» géométrie , les belles-lettres éta-  
» lent à ses yeux toute la richesse  
» de leurs spectacles , et lui mar-  
» quent chaque moment de sa  
» retraite par de nouveaux té-  
» moignages de la force et de l'é-  
tendue

» tendue de son esprit; s'il se  
 » livre à la société, que l'amitié,  
 » que la gloire, compagne natu-  
 » relle de la vertu, lui fournis-  
 » sent hors de lui des preuves  
 » sans cesse renaissantes, de la  
 » grandeur et de la beauté de son  
 » ame, et que dans le fond de son  
 » cœur, sa conformité à la rai-  
 » son soit toujours accompagnée  
 » d'une joie secrète, que rien ne  
 » puisse altérer. Il me semble  
 » qu'il est peu d'hommes nés sen-  
 » sibles aux plaisirs de l'esprit  
 » et du corps, qui, placés entre  
 » ces deux états de bonheur,  
 » préférassent, pour me servir  
 » de l'expression de Socrate, au-  
 » sort d'un Dieu, la félicité d'une  
 » huitre. »

Ainsi l'Imagination nous élève  
 au-dessus des plaisirs des sens,

et c'est par l'art qu'elle emploie à nous composer des tableaux, où elle ne nous représente néanmoins que nos sensations. C'est avec ces matériaux qu'elle construit cet immense palais des sciences et des arts, où elle nous offre ces spectacles ravissans, qui semblent nous transporter dans un autre univers, nous dégager de nos liens terrestres, et nous faire jouir de la félicité des purs esprits. Malgré tous les vices que nous lui avons reproché, nous sommes contraints d'admirer la profondeur de ses combinaisons; l'étendue de ses recherches pour résoudre les problèmes les plus difficiles; la justesse des rapprochemens qu'elle fait de tant d'objets que la nature nous montre isolément; cette multitude de ta-

bleaux instructifs , ou enchanteurs  
qui en sont les résultats.

On reconnaît aisément la marche  
qu'elle a suivie pour nous faire  
inventer et perfectionner les arts  
mécaniques. Les premiers hom-  
mes qui ont taillé la pierre , fa-  
çonné le bois , formé des tissus de  
laine ou de lin , ont suivi ses im-  
pulsions, ont copié ses inventions.  
C'est elle qui a revêtu le sauvage  
de la peau d'un animal féroce ,  
comme elle nous habille aujour-  
d'hui des étoffes les plus riches.  
C'est elle qui a inventé la charrue,  
tous les instrumens d'agriculture  
et ceux de tous les arts par les-  
quels subsistent de si nombreuses  
sociétés.

Il est des beaux arts où son  
travail se montre à découvert.  
N'est-ce pas elle qui dévoile au

peintre , au sculpteur , les plus secrets mystères du cœur humain , en leur offrant à contempler les caractères les plus prononcés , comme les plus fins et les plus délicats de l'amour , de la haine , de l'orgueil , de l'ambition , de l'avarice , de la bienveillance , de la pitié , de la volupté , de la paresse , de toutes les passions ? Tous ces objets sont bien dans la nature , et frappent continuellement nos sens , mais le sublime de ces arts est de les observer dans les traits les plus déliés de leurs signes extérieurs ; d'en saisir les détails épars dans une foule d'individus et de les rapprocher dans un tel point de vue , qu'ils nous expliquent les mouvemens de l'ame les plus secrets.

Phidias veut s'immortaliser par

un ouvrage qui laisse entre lui et ses rivaux contemporains, ou successeurs, une ligne de démarcation qu'ils ne puissent jamais franchir, et il conçoit l'idée de la statue de Jupiter Olympien. Mais comment représenter sous une forme sensible le souverain des Dieux et de l'univers? Où en chercher les traits? Est-il dans la nature un seul objet qui les indique? quels que soient la majesté, l'éclat de beauté, la dignité, les apparences de sagesse, de vertu, de force et de génie, qu'un homme puisse offrir à nos regards, il n'en doit pas moins laisser un intervalle immense, infini, entre l'impression qu'il peut faire sur nous et celle que doit y produire la vue de Jupiter. L'Imagination de Phidias rassemble dans son enten-

dement tous les signes sensibles par lesquels les êtres intelligens ont pu lui offrir quelques perfections physiques ou morales ; il passe en revue toutes les grandes pensées qui peuvent profondément affecter l'ame et qui impriment leur caractère dans les regards , dans les gestes , dans tous les mouvemens du corps humain. Une longue et opiniâtre observation lui fait reconnaître les genres de beauté , qui quelquefois s'unissent à la sagesse , au génie , et qui établissent alors une sorte d'harmonie céleste entre l'intelligence et la matière. L'Imagination lui en offre de nouvelles combinaisons en lui rappelant les traits les plus frappants qui se soient jamais présentés à lui , et qu'elle embellit encore , en y

ajoutant des nuances qui peignent des sentimens dont la pensée nous pénètre de respect, d'admiration, d'amour, de reconnaissance. Mais si l'artiste ne donne à sa statue qu'une taille humaine, nos regards n'y rencontreront jamais qu'un homme, et il y aura contradiction entre la figure du dieu et tous les attributs de raison, de puissance, de bonté, dont son image doit nous offrir la pensée. L'Imagination, pour l'élever au-dessus de l'espèce humaine, agrandit la statue et lui donne une dimension colossale. (1)

---

(1) Le temple avait de hauteur 64 de nos pieds ou environ, de longueur 217, de largeur, 95. La statue s'élevait jusqu'au plafond quoiqu'assise sur un trône, le point de vue ne pouvait être pris que dans l'intérieur du temple ; aucune idée



Ainsi, en flattant encore notre orgueil, par la ressemblance qu'elle lui laisse avec nous, elle semble néanmoins expliquer cette réunion de qualités sublimes, que notre nature ne comporte pas. Le sculpteur ne s'inquiète point de son exagération de la forme humaine. Ce n'est plus un homme qu'il donne à contempler, c'est le souverain des Dieux. L'ouvrage fini est exposé aux yeux des Grecs; on se regarde, on se demande quelle main divine a pu diriger le ciseau de Phidias? S'il a été admis dans l'assemblée des dieux habitans de l'Olympe, pour y voir Jupiter dans toute sa gloire; ou si le maître du monde est des-

---

de perspective n'avait donc déterminé à faire la figure colossale.

cendu sur la terre pour se manifester à lui ?

Cette étonnante composition n'a cependant été qu'un jeu de l'Imagination, mais un jeu profond, dont nulle autre que celle de Phidias n'a peut-être jamais été capable. C'est bien dans la nature qu'elle a recueilli tous les traits dont elle a fait choix pour représenter le Dieu suprême ; mais ils y étaient épars, confus, sans ordonnance, et il a fallu les dégager de l'alliage dont l'humanité les dégrade, pour produire ce chef-d'œuvre auquel, suivant l'expression d'un ancien et l'opinion de tous, il n'y a jamais eu rien à comparer. C'est ainsi que l'Imagination des poètes, des musiciens, des peintres et des sculpteurs en copiant la nature, la porte

à un degré de perfection , dont tous les élémens sont bien en elle , mais sans qu'elle ait la force de les réunir pour en faire un ensemble , que l'art seul parvient à former.

La manière d'exprimer nos pensées aura acquis plus d'importance , à mesure que les sociétés seront devenues plus nombreuses, que les biens et les maux qu'elles produisent, se seront multipliés, et que la satisfaction de nos desirs aura pu dépendre plus souvent du talent de la parole ; mais on pourrait douter que l'éloquence eût jamais fait de grands progrès chez aucun peuple , si elle n'y eût été secondée par la poésie et la musique. Si la nature nous porte à exprimer nos pensées par les signes du langage , elle nous

mène également à exprimer nos sentimens de plaisir, ou de douleur, par des cris qui en sont des explosions. Ainsi une foule d'oiseaux nous paraissent heureux de chanter leur bonheur. L'homme doit naturellement unir les signes du langage aux transports de joie ou de peine qu'il peut éprouver. Dans les circonstances, où une succession heureuse de sons produits par sa voix, aura pu intéresser le sens de l'ouïe, l'Imagination n'aura pas manqué de s'en saisir et d'unir à ces sons les signes du langage susceptibles d'en recevoir quelque empreinte. Ainsi la musique et la poésie seront nées ensemble et auront été produites d'un seul et même jet. Il n'est pas possible de douter, d'après la tradition de l'antiquité,

te, que ces deux arts n'aient une origine commune. Apollon était tout à la fois le dieu de l'un et de l'autre.

« Orphée ( nous dit un des grands » législateurs du Parnasse ), » Orphée, cet auguste interprète » des Dieux, inspira aux hommes » habitans des forêts, l'horreur » du meurtre et le dégoût du sang » dont ils se nourrissaient. L'on » dit alors qu'il savait apprivoiser » par ses chants les tigres et les » lions. C'est ainsi qu'Amphion, » en fondant les murs de Thèbes, » fit attribuer à sa lyre le don » d'émouvoir les pierres et de les » contraindre, par le charme des » sons qu'il en tirait, à se porter » d'elles-mêmes à la place qu'il » leur destinait. Ce fut la poésie » unie à la sagesse qui nous apprit

» à distinguer l'intérêt public de  
 » l'intérêt particulier, le profane  
 » du sacré ; qui interdit le liber-  
 » tinage , établit les droits des  
 » époux , bâtit les villes et grava  
 » les lois sur des tables. Ainsi la  
 » gloire s'attacha à l'art des vers  
 » et les poètes furent appelés des  
 » hommes divins. » (1)

---

(1) « Sylvestres homines sacer , interpresque  
 » deorum

» Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus.  
 » Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.  
 » Dictus et Amphion Thebæ conditor arcis ,  
 » Saxa movere sono testudinis , et prece blanda  
 » Ducere quô vellet. Fuit hæc sapientia quondam ,  
 » Publica privatis secernere , sacra profanis ;  
 » Concubitu prohibere vago ; dare jura maritis ;  
 » Oppida moliri ; leges incidere ligno.  
 » Sic honor , et nomen divinis vatibus , atque  
 » Carminibus venit. etc. etc.

HORACE. ART. poët.

On chanta donc les louanges des Dieux, la sagesse et la beauté des femmes, le courage des hommes, toutes les vertus dont la pensée nous console de nos misères. L'Imagination saisit les évènements qui peuvent affecter vivement notre cœur, pour nous les représenter embellis de tous les charmes qu'elle pouvait puiser dans nos sensations les plus douces; elle conçut les plans du poème épique, de la tragédie, de la comédie, et les porta, presque en un instant, à leur perfection, en y employant le génie de ces Grecs, enfans privilégiés de la nature. Elle développa aux yeux d'Anacréon toutes les beautés de Gnide, et de Paphos, comme elle avait offert à ceux d'Homère, d'Eschille, de Sophocle, les images

DE L'IMAGINATION. 159  
instructives des horreurs de la  
guerre , des passions des rois ,  
des misères des peuples ; comme  
elle avait présenté à Hésiode un  
immense dessein du bouleverse-  
ment de la nature , du cahos , et  
d'une formation quelconque de  
l'univers.

L'éloquence ne pût s'élever à  
quelque hauteur, avant que la mu-  
sique et la poésie ne lui eussent  
indiqué les routes qu'elle devait  
suivre et qu'elle ne pouvait s'ou-  
vrir d'elle-même. Il fallait que  
le sens de l'ouïe fut formé aux  
délicatesses dont il est suscep-  
tible , qu'il eût déjà goûté les  
charmes de l'harmonie , que le  
langage en eût pris quelque teinte ;  
que l'esprit eût été agréablement  
affecté des tours nouveaux et

hardis , des expressions de la poésie , pour que l'Imagination pût appliquer à l'usage commun de la parole , quelques-uns des attributs de ces arts enchanteurs. Il fallait les y employer avec un tel ménagement , que le langage ne parût y rien perdre de son caractère primordial , simple et naturel ; que l'éloquence ne parût qu'un écoulement heureux de la parole , où l'art ne fût jamais apperçu , et c'est encore où l'Imagination des Grecs la conduisit. Elle leur apprit à transporter les termes du langage de leur destination primitive à une autre destination souvent éloignée ; à donner à la pensée de plus vives couleurs par une exagération insensible ; à faire un choix d'expressions dont  
la

la simple prononciation fut mélodieuse ; à nous séduire enfin par une action facile , tellement combinée avec la parole , qu'elle fût comme un dernier coup de pinceau , qui nous rendît les objets présents. Talent sublime , le plus noble de ceux dont l'homme en société puisse être doué , s'il en faisait toujours un saint usage , et s'il n'était pas souvent avili , en servant à protéger le vice et à persécuter la vertu.

Ce n'est point dans les arts , ni dans les sciences , où s'aperçoit aisément le travail de l'Imagination , qu'il est le plus étonnant. C'est dans la tête d'un géomètre ou d'un métaphisicien , qu'il faudrait suivre le fil des traits imperceptibles qu'elle y trace , et dont l'ensemble se réunit pour former

ensuite un tableau, dont le secret de la composition nous échappe.

En effet les lignes, les angles, le cercle, toutes les figures que la géométrie considère, ne sont que des images de la superficie des corps qui affectent nos sens. Ce n'est que par des rapprochemens que l'Imagination nous en fait intérieurement, que nous parvenons à appercevoir entr'eux des rapports et des proportions. Les calculs que nous y employons, ne sont encore que des images déguisées sous des signes. On peut se rappeler ce que nous avons déjà dit des nombres, et cet aveu de Condillac, *qu'ils ne présentent rien à notre entendement, s'ils ne sont pas appliqués par l'Imagination à quelque objet*; leur force magique est toute entière

dans l'habitude que nous avons contractée par un long usage, de ne plus envisager que le signe et de le substituer à l'objet. Cette habitude n'est que le résultat d'une foule innombrable d'expériences. L'Imagination a inventé les signes arithmétiques, ou algébriques, comme tous les autres signes. Lorsque nous les employons, elle nous dirige encore, quoique nous n'appercevions plus son action, qui, se portant sur les signes, nous laisse perdre de vue l'image des objets. Le signe alors ne paraît plus nous offrir que des rapports et des proportions idéales.

La métaphisique la plus abstraite, la plus subtile, est également encore du domaine de l'Imagination; c'est elle qui nous en offre les idées les plus fines et

les plus déliées. Que veut dire le mot *substance* dont les écoles ont tant retenti ? Nous offre-t-il une pensée différente de l'image que son étymologie nous présente , celle d'un objet enveloppé par un autre ? Qu'est-ce que l'infini ? Une suite d'images d'objets finis auxquels nous nous réservons de pouvoir sans cesse en ajouter de nouvelles. Le *temps* est-il autre chose qu'une image de l'ordre dans lequel se succèdent nos sensations ? L'*éternité* une autre pensée que celle des diverses durées du temps que nous accumulons les unes sur les autres ? Le *néant* même ou le *rien* n'est-il pas la représentation d'un objet quelconque que l'Imagination nous offre , et qu'elle fait à l'instant même disparaître de notre con-

templation , ce qui le met au néant , le réduit à rien ? Enfin *l'affirmation* n'est-elle pas une simple déclaration qu'un objet est présent à nos sens , ou à notre esprit , comme la négation n'est qu'une déclaration de celui qui ne l'apperçoit pas ?

Si nous raisonnons de la sagesse , de la bonté , de la puissance de l'Être-Suprême , ne puissons-nous pas tout ce que nous en disons dans ce que la nature nous offre d'objets auxquels nous avons appliqué les mots de sagesse , de puissance , et de bonté ? etc.

Il n'est point de subtilités métaphisiques qui ne soient réductibles en images ; si elles ne peuvent s'y réduire , c'est qu'elles ne présentent que des mots vides de sens. Les signes du langage nous

indiquent bien une pensée, lorsque nous les appliquons à des objets pour lesquels ils ont été inventés et que l'Imagination peut nous représenter. Nous en avons conclu qu'ils devaient aussi avoir un sens déterminé en les employant à désigner des objets que nous ne connaissons point. Mais nous ne pouvons jamais savoir ce que nous disons, en appliquant un signe à un objet que l'Imagination ne peut atteindre.

Cette admirable faculté a donc su tirer de nos sensations tout ce qui semble nous élever au-dessus des sens. Elle les met dans une sorte de creuset, pour les purifier de ce qu'elles ont de grossier, et nous en offrir des images déliées qui paraissent avoir une plus noble origine; et, comme

la chimie tire de la lumière, des corps les plus vils, elle fait sortir les plaisirs les plus touchants de l'esprit et du cœur, de ces mêmes sensations qui semblent si souvent nous ravaler au rang des bêtes.

---

## CHAPITRE X.

*De l'Imagination des femmes.*

C E serait aux femmes qu'il appartiendrait de parler de leur imagination. Ce qu'elles auraient de plus intéressant à nous en dire, pourrait bien être un secret qu'elles conserveraient religieusement depuis la création. Si je le croyais, je me garderais de vouloir le pénétrer et encore moins de le divulguer, pour ne pas donner aux hommes de nouveaux moyens de les opprimer ; mais ce que je me propose de dire en ce chapitre, ne peut, je crois, me compromettre avec elles ; et si l'ennui, ou le désœuvrement  
en

DE L'IMAGINATION. 169  
en portaient quelques-unes à le  
parcourir, je me flatte qu'elles  
n'y trouveraient que des témoi-  
gnages de mon zèle et de mon  
respect.

J'observerai d'abord que, si  
la constitution organique des  
femmes leur fait éprouver des  
sensations qui ne soient pas abso-  
lument semblables à celles qui  
nous affectent, leur imagination  
travaille dès-lors sur un fond dif-  
férent de celui sur lequel s'exerce  
la nôtre. Ce seraient d'autres ma-  
tériaux dont nous ne pouvons pas  
nous faire plus d'idées, qu'un  
aveugle ou un sourd ne peuvent  
s'en faire des couleurs, ou des  
sons.

Les anciens avaient déjà bien  
eu cette pensée, que les sensa-  
tions des femmes pourraient, à

certaines égards , être différentes de celle des hommes. On peut se rappeler que cette question fût agitée dans l'Olympe entre Jupiter et Junon ; leur convention de s'en rapporter à Tirésias , qui ayant été pendant sept ans une des jolies femmes de la Grèce , s'était ensuite retrouvée dans son premier sexe , un des hommes les plus accomplis , et des plus considérés des dames thébaines. On sait la décision qu'il porta en faveur de la cause que soutenait le souverain des Dieux , la vengeance que sa sévère épouse exerça sur son juge , et qui fut d'autant plus inique , qu'en y réfléchissant un peu , elle eut dû reconnaître que son arbitrage était tout à l'honneur du beau sexe. En effet , si les sensations

des femmes peuvent les élever à un degré de félicité auquel les hommes ne puissent atteindre, le jugement de Tirésias leur accordait sur nous une supériorité incontestable ; car la plus grande perfection des êtres consiste indubitablement dans la capacité qu'ils peuvent avoir de jouir d'un plus parfait bonheur.

Quoiqu'il en soit de ce célèbre jugement, nous pouvons d'ailleurs présumer que les sensations que reçoivent les femmes par les organes qui nous sont communs avec elles, sont semblables à celles que nous éprouvons nous-mêmes, et que les yeux, les oreilles, le palais, les fibres qui constituent le siège de l'odorat, comme la plupart de celles qui produisent le sentiment du tact, nous servent

les uns les autres à-peu-près également. Il se pourrait néanmoins que toutes les sensations , communes aux deux sexes , fussent diversifiées par une foule de nuances qui auraient leur principe dans le partage inégal des forces que le ciel a fait entr'eux. Cette inégalité doit même conduire l'imagination des femmes , par des routes différentes de celles que peut suivre la nôtre , et il ne faut pas absolument la considérer dans ses effets physiques et matériels ; il faut voir ce qu'elle a produit dans l'ordre moral.

Si nous parcourons les différentes sociétés qui occupent la surface du globe , les diverses polices qu'elles ont établies , l'ordre dans lequel elles se gouvernent , il n'en est point où les femmes ne

soient traitées avec plus ou moins de rigueur , dont les institutions ne portent l'empreinte de la violence que le plus fort se permet d'exercer sur le plus faible. Je ne parlerai point de ces nations barbares , où les femmes sont condamnées à des travaux que les hommes mêmes n'y peuvent aisément supporter ; de ces sauvages que leur incompréhensible stupidité porte à se mettre au lit quand elles accouchent , pour y recevoir les complimens de la famille et de leurs amis , sur les dangers qu'ils ont couru et la peine qu'ils ont prise , tandis que la malheureuse mère ne s'occupe en ce moment que des soins du ménage. Si nous arrêtons nos regards sur les grandes populations

de l'Asie et de l'Afrique , nous y verrons les femmes réduites à la condition des animaux que l'on entretient pour son service ou pour ses plaisirs ; renfermées dans des harems , comme des coursiers dans des haras , surveillées par des eunuques , comme ceux-ci par des serviteurs moins avilis. Sur les bords du Gange nous les voyons encore contraintes par un préjugé qui n'est que l'ouvrage des hommes , à se brûler vives sur le tombeau d'un mari qui ne leur a souvent fait éprouver que d'indignes traitemens. Mahomet n'a-t-il pas eu l'insolence de les exclure du paradis ? Et ce qui est plus révoltant , s'il se peut , c'est que Platon , dont nous ne prononçons le nom qu'avec respect ,

en nous présentant dans son dialogue du Timée , les sublimes idées qu'il se faisait de la puissance et de l'intelligence de l'Etre-Suprême , de la grandeur de ses œuvres , de la formation des mondes , de la nature de l'ame humaine , par celle détachée de la substance divine , Platon établit en principe de croyance que les justes iront après leur mort jouir dans le sein des astres d'une félicité inaltérable , tandis que les hommes pervers seront métamorphosés en femmes , pour avoir le temps de s'amender ici - bas ; sauf même encore à revêtir le corps de quelque animal bien odieux , bien misérable , si dans le cours de cette seconde vie , un salutaire repentir ne les rendait pas dignes d'être rétablis dans la

dignité primitive de leur être. (1)  
Oh divin Platon ! et c'est vous ,  
prince des philosophes et des législateurs , qui justifiés ainsi le despotisme et la tyrannie. Si les formes du sexe n'étaient en effet qu'une enveloppe qui nous empêchât de reconnaître dans les femmes des hommes qui auraient été méchants et corrompus, est-ce que l'amour et les graces seraient jamais descendus du ciel ?

On les a cependant traitées moins durement en Europe que dans les autres contrées du monde. Nous avons bien voulu leur accorder une ame de l'espèce de la nôtre ; consentir à nous retrouver un jour avec elles dans les cieux ; admettre même en théorie

---

(1) Plat. in Tim. T. 3, pag. 42.

une certaine égalité de droits, qui s'évanouit dans la pratique; mais nous nous sommes bien gardés de permettre qu'elles reçussent une éducation semblable à celle que l'on nous donne. On a commencé par établir en principe qu'elles ne devoient qu'obéir; il ne fallait donc pas qu'elles en sussent autant que leurs maîtres. Je vois des hommes d'un grand esprit leur reprocher de n'avoir produit aucun chef-d'œuvre dans les beaux-arts, et Jean-Jaques Rousseau dit assez peu courtoisement à ce sujet, que *les œuvres de génie passent leur portée.* (1) D'abord il aurait dû nous dire ce qu'il entendait par cette ex-

---

(1) Emile liv. 5, édit. de Genève 1782, pag. 370.

pression de *génie*; car si nous ouvrons le dictionnaire de l'Académie, il nous dit que ce mot signifie *talent, inclination, ou disposition naturelle pour quelque chose d'estimable et qui appartient à l'esprit*. D'après cette définition il ne serait pas raisonnable de soutenir que les femmes n'ont point de génie, et que tout œuvre de génie passe leur portée. Rousseau a-t-il seulement voulu dire que les femmes n'ont point le génie qui produit les grands poètes, les grands philosophes, géomètres, métaphysiciens, politiques, moralistes, les grands-artistes. Mais il est impossible que l'esprit des femmes se développe dans le sens où il devrait s'étendre, pour former des rivales de Racine, de Molière, de Locke,

de Leibnitz, de Raphaël et de Rameau. Sur un millier d'hommes qui reçoivent une éducation faite pour enflammer l'Imagination de l'amour des sciences et des beaux-arts, il n'est pas une femme à qui l'entrée de leur sanctuaire soit ouverte. A-t-il jamais existé un grand poëte qui, dès sa plus tendre jeunesse, n'ait été sérieusement occupé de l'étude de plusieurs langues; dont l'oreille n'ait été exercée à en sentir l'harmonie, l'esprit, à en reconnaître les finesses? A-t-on vu de grands philosophes, politiques, moralistes, géomètres, métaphysiciens qui n'aient été imbus dès l'enfance de toutes les pensées qui peuvent conduire les uns à se familiariser avec le calcul;

ceux-ci à analyser les opérations de l'ame ; ceux-là à reconnaître la marche des passions ; les autres à distinguer dans les événemens politiques ceux qui sont de nature à renverser les trônes , à élever , ou détruire les nations , à y établir l'anarchie , la liberté , la tyrannie ? Les peintres , les sculpteurs ont-ils dans leurs ateliers de jeunes filles , dont les mains soient armées d'un pinceau , ou d'un ciseau , dès l'instant où elles pourraient en faire usage ? Et de ce nombre infini d'hommes consacrés dès l'âge le plus tendre à l'étude des sciences et des arts , combien en sort-il dont les ouvrages rendent leurs noms immortels ? Combien de siècles se sont accumulés les uns sur les autres , pour produire douze ou

quinze grands poètes, et à-peu-près autant de grands philosophes dans les divers genres?

Si quelques femmes néanmoins se laissent charmer de l'étude des sciences et des arts, c'est toujours trop tard qu'elles entrent dans la carrière. Leur Imagination ne peut plus se familiariser avec cette multitude innombrable d'éléments qui les composent. Elles trouvent des obstacles insurmontables jusque dans les vertus que nous exigeons le plus impérieusement d'elles. Ces sentimens de retenue, de pudeur, de modestie, que nous voulons qu'elles nous montrent toujours, lors même qu'elles ne les éprouveraient pas, peuvent-ils jamais leur laisser acquérir cette liberté de pinceau, ce caractère de force, cette vi-

gueur de style , cette expression saillante qui doivent se trouver dans les ouvrages des beaux-arts les plus délicats , comme dans les chefs-d'œuvre des philosophes ? Ainsi le peintre établit ses couleurs sur une première teinte qu'il nous dérobe et qui donne cependant la vie et l'ame à son tableau. Ainsi nous n'apercevons pas le sang qui coule sous une peau qui fait honte à l'albâtre.

S'il existait une fille qui , dès sa plus tendre jeunesse , eut assez cultivé de dons heureux qu'elle eût reçus de la nature , pour se rendre capable de produire quelque chef-d'œuvre digne d'être opposé à ceux des plus grands maîtres , et qui prétendit en même temps au genre de gloire dont nous voulons que son sexe se

tienne le plus honoré ; croira-t-on qu'elle pût l'obtenir , si elle nous présentait avec vérité la marche et le développement de son esprit , en faisant comparaître devant nous tous les objets qui auraient attiré ses regards , en nous exposant toutes les pensées dont elle se serait entretenue pour atteindre au sublime talent qu'elle aurait acquis ? Nous avons voulu appuyer leur sagesse sur une ignorance qui entrave leur génie ; puis on leur fait l'injure de dire qu'elles ne peuvent en avoir. Les muses sont bien réputées vierges intactes , mais on n'a jamais dit qu'elles ignorassent rien. Je doute que les méditations , non-seulement d'aucun poète , d'aucun artiste , mais même d'aucun philosophe , aient toujours été assez pu-

res, pour ne pas ternir l'imagination de celles qui aspiraient aux vertus qui leur sont singulièrement proposées. Le même homme qui nous a élevé cet immense édifice de l'esprit des lois, n'a-t-il pas employé sa jeunesse à contempler les voluptés de Gnide, à peindre les transports et les fureurs de l'amour qui peut agiter les sérails d'Orient ? Le même génie qui a produit Emile et le Contrat Social, a-t-il été un seul instant de sa vie sans être poursuivi d'images qui portaient le désordre dans tous ses sens, et que souvent il nous présente de manière à nous en faire rougir pour lui ? Il n'est pas un seul grand écrivain, même parmi les moralistes les plus sévères, dont le style ne doive son coloris et son éclat à ces mouvemens,

DE L'IMAGINATION. 185  
méns, tantôt hardis, tantôt délicats, d'une imagination qui plâne en liberté sur tous les objets que la nature et la société peuvent offrir, tandis que celle des femmes ne peut souvent les embrasser qu'avec une retenue et une contrainte qui en éteint les traits. Nous leur avons tellement interdit la liberté de penser, qu'il ne leur est pas même permis de se livrer à une étude dont les deux sexes ont assurément un droit égal, et des motifs égaux de s'occuper. Celle qui voudrait appuyer sa religion sur une connaissance profonde des principes qui peuvent l'établir, ne nous paraîtrait-elle pas porter la main à l'encensoir, et ses travaux les plus constants et les plus heureux ne se présenteraient-ils pas à nous

comme des efforts aussi ambitieux que téméraires ?

Nous exigeons ainsi des femmes des vertus contradictoires. Nous voulons qu'elles soient ignorantes et raisonnables ; sobres et qu'elles animent tous nos divertissemens de table ; économes et leur luxe nous plaît ; occupées des soins du ménage , et le ménage nous ennuie ; qu'elles soient chastes et sensibles ; capables d'éprouver comme d'inspirer les sentimens les plus vifs et les plus profonds , sans jamais aimer que ce que la loi leur permet ou leur commande d'aimer. Nous allons quelquefois jusqu'à leur demander ces vertus qui ont leur principe dans une volonté fière , constante , absolue , et qui constituent essentiellement le mérite

des hommes à qui nous attribuons un grand caractère ; mais nous n'en voulons pas moins qu'elles soient en même temps susceptibles de toutes les délicatesses, de toutes les complaisances de l'amour, de cet abandon, de cet éniyrement qui anéantit toute volonté, et qui unit tellement un être à l'objet de sa passion, qu'il ne pense que par lui, et n'existe qu'en lui. Les hommes ne conviendront pas qu'ils aspirent en secret à exercer un tel empire ; mais leur désaveu ne prouverait pas qu'ils se rendissent justice.

Nous nous sommes donc débarrassés sur le sexe du poids des vertus dont l'alliance et la pratique sont les plus difficiles, et nous avons gardé pour nous celles dont la théorie est plus brillante

et l'exercice plus facile ; aussi ne faisons-nous pas grand cas d'une femme qui ne prétend à être qu'un honnête homme.

« Oh femmes ! (DIT MADAME  
» DE STAEL), vous les victimes  
» du temple où l'on vous dit ado-  
» rées, écoutez-moi. La nature et  
» la société ont déshérité la moi-  
» tié de l'espèce humaine ; force,  
» courage, génie, indépendance,  
» tout appartient aux hommes,  
» et s'ils environnent d'homma-  
» ges, les années de notre jeu-  
» nesse, c'est pour se donner  
» l'amusement de renverser un  
» trône ; c'est comme on permet  
» aux enfans de commander,  
» certains qu'ils ne peuvent for-  
» cer d'obéir. Il est vrai, l'amour  
» qu'elles inspirent, donne aux  
» femmes un moment de pou-

» voir absolu, mais c'est dans  
 » l'ensemble de la vie, dans le  
 » cours même d'un sentiment,  
 » que leur destinée déplorable re-  
 » prend son inévitable empire (1).

En lisant ce chapitre de l'amour écrit avec tant d'intérêt et d'énergie, je me suis demandé comment les femmes avaient pu pardonner à Rousseau l'opinion peu flatteuse qu'il s'était fait des forces de leur esprit, et à laquelle il tenait assez pour l'avoir représenté plusieurs fois dans ses écrits. (2) Je crois bien que les dames de Lacédémone ou les épouses de ces Romains à grande barbe, comme

---

(1) De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations.

(2) Voyez la lettre sur les spectacles, du même auteur.

les appelle Cicéron , n'en eussent pas été grièvement offensées ; mais dans l'état actuel des mœurs de l'Europe , il semble que les nôtres ne devraient pas si aisément glisser sur l'injure. C'est ce qu'elles ont fait néanmoins , en portant au plus haut degré l'enthousiasme que les talents du grand écrivain dont je parle , peuvent nous inspirer. Madame de Stael elle-même , qui est assurément du nombre de celles dont le génie dément le plus formellement son assertion , est entrée dans la carrière des lettres , en plaçant sur la tête du cynique philosophe , une couronne de fleurs et de laurier (1). Or, ce par-

---

(1) Lettres sur le caractère et les ouvrages de Rousseau.

don si complet de l'outrage , est-il bien dans le cœur humain ? L'eût-on accordé à tout autre que Rousseau ? Quel peut en avoir été le motif ? Ne serait-ce point parce que jamais une plume aussi éloquente que la sienne n'a présenté l'amour sous l'aspect enchanteur où il nous l'offre ; ne lui a donné tant d'attraits ; ne l'a tant anobli ; ne l'a si fort élevé au-dessus des autres passions par un heureux assortiment de ses transports les plus doux , et des vertus les plus touchantes ? Ne serait-ce point enfin parce qu'en le lisant , on peut se persuader que de tous les biens auxquels l'homme peut atteindre , il n'en est point qui puisse lui faire éprouver un bonheur aussi plein , aussi parfait que celui dont l'amour

peut le combler ? Les femmes ont un grand intérêt à ce que cette passion domine dans les cœurs , à ce qu'elle y atténue et détruise toutes les autres. Rousseau s'est donc établi plus de droits à leur reconnaissance , en disposant les hommes à recevoir le seul joug qu'elles peuvent leur imposer , qu'il n'a pu s'attirer leur animadversion , en leur refusant un génie qui , en spéculation métaphysique , pourrait bien égaler les deux sexes , sans pouvoir néanmoins changer leur sort.

On pourrait , à quelques égards , considérer les hommes et les femmes comme deux peuples différens , dont l'un vainqueur de l'autre , se le serait incorporé , ainsi que les Romains s'incorporèrent les Sabins , puis tant  
d'autres

DE L'IMAGINATION. 193  
d'autres nations vaincues, mais  
en imposant aux femmes les plus  
dures conditions. « La loi du  
» plus fort ( auraient-ils dit ),  
» nous a rendus vos maîtres. Il  
» n'est pas question d'examiner  
» si cette loi est juste. La justice  
» bat en retraite devant la vic-  
» toire; mais nous avons reconnu  
» en vous des qualités qui nous  
» plaisent et que vous pouvez  
» employer de manière à nous  
» rendre plus heureux que nous  
» ne le sommes. Nous admet-  
» trons entre nous une certaine  
» apparence d'égalité, même de  
» déférence pour vous, qui  
» pourra un peu vous consoler  
» de l'inégalité réelle qui doit  
» toujours subsister entre la na-  
» tion triomphante et la nation sou-  
» mise. Nous aimons la chasse,

R

» les combats , vous préférez  
» les occupations domestiques ;  
» nous vous les abandonnons , à  
» la condition cependant que  
« vous ne vous y livrerez qu'au-  
» tant que nous le voudrons et  
» comme nous le voudrons. Vous  
» serez d'ailleurs de tous nos  
» plaisirs , mais vous ne vous en  
» amuserez qu'avec une retenue  
» que nous ne sommes pas obligés  
» d'y conserver , et dès l'instant  
» où ils vous paraîtront nous en-  
» nuyer , ou nous fatiguer , vous  
« ne manquerez pas de vous en  
» dégoûter. Vous croirez bien  
» quelque fois être nos maîtres ;  
» ne vous laissez pas séduire par  
» cette idée , car nous sommes  
» sujets à des emportemens ter-  
» ribles ; et rien alors ne pourrait  
» vous garantir *de nos mains*.

» *avides de sang*, ( comme dit  
 » Homère ). »

Les autels de l'amour offrent aux femmes le seul azyle où elles peuvent se dérober aux injustices et à la violence des hommes , et employer tous les moyens qui sont en elles d'adoucir leur caractère et de rendre plus supportable le joug auquel la loi du plus fort les assujettit. Le Dieu qu'elles implorent, leur fait bientôt connaître l'étendue de leurs ressources. Leur imagination recueille avidement tous les phénomènes qui peuvent leur représenter la puissance du charme qui reste entre leurs mains ; leur peint la véhémence de nos desirs , les faiblesses qui les accompagnent et leur montre quelques consolations assez douces.

Ce n'est pas qu'en se livrant à l'amour, les femmes ne suivent elles-mêmes l'impulsion de la nature; mais comme il est leur principal point d'appui, elles sont nécessairement entraînées à l'associer à tous leurs plans, à tous leurs projets, à toutes leurs pensées. En effet, la plupart des passions agissent isolément dans le cœur des hommes et pèsent sur eux de leur propre poids. L'orgueil, l'ambition, l'avarice, portent en eux-mêmes tous les éléments des succès dont ils nous flattent, et nous mènent directement au but qu'ils se proposent. Il n'en est pas ainsi des passions dans le cœur des femmes. Sont-elles ambitieuses, avares, orgueilleuses? C'est l'amour qui peut leur procurer les richesses,

la puissance, les honneurs; sont-elles émues de quelques idées de plaisir? c'est encore lui qui en est le premier dispensateur; veulent-elles se consacrer aux vertus qui font leur plus haute gloire? la chasteté, la pudeur, la modestie, la fidélité, la constance, viennent encore se présenter à elles comme des moyens de toucher le cœur de celui qui est, ou qui peut être un jour leur maître, et de le contraindre à déposer son sceptre à leurs pieds. Ainsi l'Imagination répand un vernis d'amour sur leur plus éclatantes vertus, et c'est de cette réunion que sont sorties les graces.

Cet amour, qui fait toute la force des femmes, les entretient bien quelque fois d'illusions. L'Imagination ne songe qu'à plaire,

et comment détourner ses regards des tableaux qu'elle présente et qui intéressent tout à-la-fois et le cœur et les sens ? A peine sorties de l'enfance et recevant toujours alors quelques hommages ; instruites dès ce moment à quel point l'amour peut changer leur sort ; poursuivies par les images d'une félicité qui peut être leur ouvrage , qui enflamme leur orgueil , et dont elles voient tous les êtres enivrés , est-il possible de ne pas préférer de douces erreurs à de cruelles vérités ?

Ces erreurs mêmes ont souvent un principe qui les anoblit , qui leur donne le prix de la vertu. Rarement le premier amour des femmes s'associe dans leur cœur avec des sentimens dont leur conscience puisse leur faire un

crime. Elles s'y laissent moins entraîner par les sens, que par la pensée d'un bonheur moral. Si nous observons ce qui se passe dans la société, ne voyons-nous pas que le plus ordinairement ce sont les hommes qui y donnent l'exemple de l'infidélité? Le premier amour sur lequel elles avaient compté, cessant d'être leur appui, et l'amour seul pouvant leur en servir, elles vont en chercher un autre. C'est un grand malheur, mais dont elles ne pourraient être préservées que par une imagination sage et mieux réglée.

Arrive un temps où l'amour ne se montre plus dans les mouvemens passionnés des femmes comme partie principale. Il se déguise, il se cache sous les ailes des autres passions; mais souvent c'est en-

core lui qui les fait mouvoir ; ainsi ne pouvant plus se flatter d'inspirer le sentiment qui a le plus de droit à les toucher , ni se détacher absolument de la contemplation de ce bonheur que leur promettait l'amour , leur Imagination alors rassemble toutes ses forces pour leur offrir un objet digne de remplir leur ame , et répare en effet tous ses torts en les transportant dans les cieus , et leur inspirant cette piété fervente , source inépuisable de consolations , comme des plus sublimes jouissances dont la nature humaine soit susceptible. Il semble que la providence ait voulu les dédommager de la rigueur de leur destin , en exaltant leurs facultés aimantes et en leur imprimant un caractère de sensibilité ,

auquel nous ne pouvons que difficilement atteindre. Ce besoin d'aimer développe dans leur cœur une force expansible, qui s'exerce sur tous les objets qui peuvent l'intéresser et qu'elle embellit de toutes les images qui peuvent attacher quelque félicité à leur possession.

Non - seulement l'amour chez les femmes plus délicat que chez les hommes, les porte à de plus hauts sacrifices ; mais où sont les pères qui aiment leurs enfans avec cet excès de tendresse qui les unit et les incorpore à une mère ? Arrêtez un instant vos regards sur celle qui vient de mettre au jour, avec des tourmens dont la seule idée nous déchire, cet être, si faible, incapable de pouvoir de long-temps correspondre

à sa pensée. Le cri de la douleur sort encore de sa bouche, et son visage est rayonnant de tous les charmes de l'espérance. De quelles images n'a-t-elle pas déjà entouré le berceau où l'on vient de déposer le fruit de son hymen ! Son Imagination rassemble sur cet enfant tous les traits de bonheur qui ont pu la frapper dans le cours de sa vie. Elle en écarte toutes les peines ; elle le doue de toutes les vertus , de tous les talents , de toutes beautés , de toutes graces. Ses premiers bégaiements feront ses délices , son éducation ses plaisirs , son âge mûr sa gloire. Elle se transporte dans des temps plus éloignés où elle voit encore ses souffrances et ses soins récompensés, sa vieillesse honorée et ses derniers jours enviés.

Cet amour maternel peut-il se comparer au sentiment, si souvent intéressé, qu'éprouvent la plupart des pères ? C'est sans quitter leur lit de roses, que leur arrive cette postérité dont ils s'enorgueillissent, tandis qu'une mère ne l'obtient que par des douleurs et des angoisses qui ne lui arrachent pas un murmure contre la providence.

C'est de ce même besoin d'aimer que naît dans le cœur des femmes ce vif intérêt qu'elles prennent au sort des malheureux, cette compassion active qui ne leur laisse appercevoir que de douces jouissances dans les travaux qu'elles peuvent entreprendre pour eux. Quels malades peuvent se passer de leurs soins ? Et dans ces maisons de douleurs,

où le pauvre est réduit à aller chercher des secours contre les maux cruels qui l'affligent , que deviendrait - il sans cette pitié constante qui fait surmonter au sexe tant de répugnances , de dégoûts , et qui ne les présente à son imagination que sous un aspect imposant de sacrifices qu'il est beau de faire à la vertu ? Ne semble-t-il pas que le ciel lui ait spécialement confié le soin de conserver l'espèce humaine ? Quand nous avons voulu remplacer les femmes dans les soulagemens à donner à l'indigence , n'avons-nous pas été contraints de reconnaître que la tâche que nous nous imposions , était au-dessus des forces de notre cœur ?

C'est encore le même principe qui leur fait porter dans l'amitié

ces attentions de tous les momens , ces délicatesses , cette douce et vivifiante chaleur , qui répandent encore sur elle de nouveaux charmes.

L'Imagination des femmes a donc ce caractère particulier , qu'elle s'attache singulièrement à leur présenter tous les objets qui peuvent émouvoir le cœur , en y faisant éclore des sentimens de bienveillance , d'amour , de tendresse , d'amitié , de compassion , tandis que celle des hommes s'occupe principalement à leur composer des tableaux , où elle offre dans tout leur éclat les biens que peuvent procurer le courage , la force , la fortune , et toute espèce de grandeur ; elle nous porte plus hors de nous-mêmes , irrite

plus l'ambition , et produit par  
conséquent plus aisément en notre  
ame ces sentimens de haine ,  
d'envie , de jalousie , qui sont  
les plus contraires au bonheur.

## CHAPITRE XI.

*Des caractères particuliers qui peuvent distinguer l'Imagination des différens peuples.*

IL n'a jamais existé deux êtres qui se ressemblassent parfaitement. Il n'est pas un grain de sable dont la configuration soit absolument semblable à celle d'un autre grain de sable. S'il en est ainsi des êtres, en apparence les plus simples, quelles différences ne doivent pas se trouver entre ceux dont la nature nous paraît supposer une complication de substance, de modifications, de propriétés, de qualités, qui peuvent être diversement combinées

et unies , pour former autant d'individus de la même espèce qu'il en peut exister ; et si tant de variétés innombrables peuvent se rencontrer jusque dans les moindres parcelles de matières , combien n'en offriraient pas les êtres tout à-la-fois matériels et intelligens ? De tout temps on a dit : *rien de nouveau sous le Soleil.* On peut dire avec plus de vérité , *rien sous le Soleil qui ne soit nouveau.* Ainsi chaque homme est unique dans son espèce ; il n'en a point été , et il n'en sera jamais qui nous représente Socrate , Platon , ou quelqu'autre homme que ce soit. Il n'est donc point d'imagination semblable à une autre , parce qu'il est impossible que deux hommes éprouvent , depuis l'instant de leur naissance ,

naissance , une succession absolument pareille de sensations ; que les mêmes phénomènes qui ont frappés les sens de l'un , frappent également ceux d'un autre , et lui apparaissent dans le même ordre.

Mais s'il y a différence de l'Imagination d'un homme , à celle d'un autre homme , il ne doit pas moins s'en trouver entre l'Imagination d'un peuple et celle d'un autre peuple ; car on peut considérer les Imaginations d'une grande multitude d'hommes comme en formant qu'une seule , qui contiendrait toutes les pensées de chacun des individus qui composeraient cette multitude. Or les mêmes causes qui font varier les Imaginations des individus , établissent également des

différences entre l'Imagination généralement prise d'une société, et celle d'une autre société.

On s'est permis de critiquer, et même avec amertume, M. le président de Montesquieu, de ce qu'il avait expliqué plusieurs phénomènes tant en politique qu'en morale, par l'influence des divers climats sur la nature humaine. Certes ce n'était pas pour se mettre plus à son aise sur des questions épineuses, en tranchant un nœud gordien, que ce grand homme avait cru pouvoir établir sur des causes physiques quelques effets des passions. A-t-on pu nier que les climats ne rendissent certaines sensations plus ou moins vives ? qu'ils ne forçassent les hommes de diverses contrées à y mener une vie plus

dure que dans d'autres? qu'ils ne leur formassent alors des corps plus vigoureux , capables de soutenir de plus grands travaux ? N'est-il pas des pays où la terre offre avec plus de complaisance à l'homme ce qui peut satisfaire ses besoins ? Les peuples du midi ne sont-ils pas plus sensibles aux attrait de l'amour , tandis que les habitans du nord poursuivent avec plus d'ardeur les plaisirs que peuvent procurer la chasse , les combats , le vin , les voyages ? Les climats dont la chaleur est extrême , n'y font-ils pas placer le bonheur dans l'inaction ? N'a-t-on pas remarqué que , ce qui cause une douleur intolérable dans des corps continuellement échauffés des rayons du soleil , en produit une beaucoup moins

vive dans ceux dont une froidure constante tient toujours les esprits animaux engourdis ? Les causes morales à la vérité ont souvent détourné la direction du climat et surmonté son influence ; mais ce n'est pas une raison pour que cette influence soit nulle , pour que les législateurs et les philosophes ne la prennent en considération. Le grand art consisterait à la bien connaître et à ne la contredire , ou lui laisser un libre cours , que suivant ce qu'elle peut comporter d'utile ou de nuisible aux sociétés.

Si les divers climats produisent quelques variétés dans nos sensations , les hommes qui les habitent en sont nécessairement divers. Les passions s'y chargent d'une foule de nuances , qui

leur donnent différens caractères. Ainsi l'Imagination se plaira à entretenir les habitans du midi des douceurs du repos, de frais ombrages, des voluptés d'amour, de toutes les délicatesses qui peuvent en augmenter le prix; tandis qu'elle présentera aux habitans des contrées du nord des spectacles de guerre, de travaux pénibles, de bruyantes orgies et leur inspirera le mépris des mœurs douces et paisibles.

Il n'en est pas de la marche du cœur humain comme de celle des corps célestes, en qui rien ne semble pouvoir affaiblir la première impression du mouvement qu'ils ont reçu des mains de leur auteur. Le travail de l'Imagination vient souvent combattre l'ordre physique établi pour la

nature humaine. Il multiplie nos passions qui sembleraient devoir être restreintes au petit nombre de nos besoins essentiels. Il les étend , leur fait produire mille et mille rameaux , qui deviennent eux-mêmes des tiges fécondes de nouveaux penchants, de nouveaux desirs , de nouveaux besoins.

Il est trois grands principes de la moralité des actions humaines. La religion , le gouvernement et les mœurs. C'est de ces trois sources inépuisables que l'Imagination tire ces innombrables compositions , qui nous représentent la raison , la folie , le vice et la vertu ; et de ces trois principes , la religion est celui qui lui fournit les traits qui animent le plus son pinceau.

La religion des Grecs représentait la divinité sous des formes matérielles, qu'elle dessinait d'après tout ce que la nature peut nous offrir de grand, de sublime, de terrible, de touchant, de doux et de gracieux. Elle unissait à ces formes quelques-uns des attributs de l'humanité, en les élevant néanmoins à un degré de hauteur auquel l'homme ne peut atteindre. A côté de chaque phénomène de la nature, l'Imagination rencontrait une divinité qui s'offrait à elle sous des traits analogues à l'impression qu'il avait fait sur les sens. Nos vertus et nos vices, nos biens et nos maux, toutes nos actions nous rappelaient constamment à quelques-uns de ces êtres surnaturels, qui étaient censés nous inspirer,

nous protéger , nous approuver ; nous récompenser, ou nous punir : cette religion expliquait d'une manière sensible , quoique très-éloignée de toute vérité , ce qui nous semble inexplicable , et agissait sur l'entendement par une foule d'images vives , fortement coloriées , capables d'échauffer les passions. Or des hommes qui en étaient imbus dès l'enfance , ne devaient - ils donc pas être doués d'une imagination brûlante , et avec le secours du langage le plus énergique qui ait jamais été inventé , doit-on s'étonner si les Grecs ont porté l'éloquence , la poésie , tous les beaux-arts à un degré de perfection dont aucun autre peuple n'a pu approcher !

Qu'une religion, ainsi que celle  
de

de Mahomet, établisse le dogme de la fatalité absolue ; n'est-il pas vraisemblable qu'elle comprimerait, qu'elle éteindra les forces de l'Imagination ? Si tous les évènements qui peuvent arriver, sont tellement déterminés, que le moindre acte de ma volonté, ma pensée la plus indifférente, soient arrêtés dans les décrets du ciel ; qu'il soit impossible et contradictoire que je puisse faire en aucun instant autre chose que ce que je fais, et que toutes les actions de ma vie forment une chaîne, dont un seul anneau ne puisse être déplacé, quel intérêt porterait mon imagination à se tourmenter, pour ne jamais rien m'offrir de ce qui peut intéresser mon bonheur ? Que m'importe de percer dans les mystères

des sciences, de former aucun projet de fortune, si de tous ces évènements heureux ou malheureux qui peuvent me survenir, je ne puis rien faire pour appeler les uns et repousser les autres?

On a cependant vu des peuples qui professaient ce dogme de la fatalité, et dont l'Imagination a pris tout-à-coup un essor assez élevé; ainsi les Arabes ont cultivé les sciences et les arts, et ont paru honorer les talens de l'esprit. C'est que leur imagination s'est alors échauffée par des causes particulières, par quelques évènements qui étaient de nature à interrompre la marche naturelle de l'esprit humain. Aussi bien ces causes secondes cessant d'agir, les Arabes sont-ils retombés dans cet engourdissement

où nous voyons plongées toutes les nations fatalistes de l'Asie et de l'Afrique qui professent la religion mahométane.

Il en est d'autres en Asie qui établissent la perfection dans une vie purement contemplative. Un tel précepte devrait naturellement faire employer, à ceux qui voudraient l'observer, toutes les forces de leur imagination; car la contemplation dont il s'agit ici, n'est point celle des yeux du corps, mais bien celle des yeux de l'esprit, et semblerait devoir mettre en jeu toute son activité; cependant il n'est point de peuples dont l'Imagination paraisse plus oisive que celle des nations qui professent ce dogme religieux.

C'est qu'il ne peut y avoir de

contemplation sans un objet déterminé que nous ayons à contempler des yeux du corps, ou de l'esprit. La contemplation des yeux de l'esprit, suppose des images qui s'offrent à lui. Or le premier principe de cette contemplation, suivant Foé, est que pour s'y livrer avec fruit, il faut oublier toutes les choses de ce monde, et porter ce recueillement jusqu'à s'oublier soi-même. Mais il est impossible à un homme qui parviendrait à oublier toutes les choses de ce monde, et à s'oublier lui-même, de penser à quoique ce soit. Le sublime de la contemplation dans ce sens, est donc de ne penser à rien. Aussi voit-on fréquemment dans ces contrées, des hommes qui paraissent absorbés dans une pro-

fonde méditation , et dont le travail de tête a pour objet de faire disparaître toute pensée de leur entendement. D'autres emploient toutes les forces de leur esprit à considérer mentalement les traits qui servent à dessiner dans leur langage le mot de *Dieu* , sans se permettre d'arrêter leur attention sur aucune autre image , que sur celle de ces caractères ; ce qui est , à bien peu de choses près , ne penser à rien. Ainsi cette vie contemplative est une espèce de mort anticipée.

En parcourant les pays où la religion reconnaît des Dieux cruels et sanguinaires , nous y verrons l'Imagination humble esclave de la passion , de la peur , réduite à ne s'exercer que sur des objets d'horreur et d'épouvante , et

rester dans une inaction absolue sur tout ce qui peut perfectionner l'homme et embellir la société. Souvent alors elle parviendra à ériger le crime en vertu, à inspirer ce fanatisme qui n'entre en composition avec aucune autre passion, qui écrase toute raison, et porte l'orgueil à son plus haut degré de folie et de fureur, en nous offrant une foule de tableaux où elle ose nous associer à l'Être - Suprême, en nous établissant les ministres de ses vengeances.

Une religion, au contraire, qui en portant notre pensée vers la cause première, ne nous laisserait envisager dans ses œuvres que des preuves de sa bonté, et ne nous la présenterait sous des traits de puissance et de gran-

deur que pour relever d'autant plus le prix des sentimens d'amour qui l'attacheraient à ses ouvrages ; qui ayant pénétré dans les plus profonds replis de nos cœurs , se serait principalement proposé de combattre nos passions anti-sociales , et de corriger les vices inhérens à toutes les civilisations , par des principes de justice et d'égalité sur lesquels sa morale serait fondée ; qui voulant nous élever à la perfection , nous y encouragerait en nous offrant de vives peintures d'un bonheur , qui , quoique vaguement déterminé , serait néanmoins susceptible de nous être présenté sous des formes capables de nous enflammer ; cette même religion , dont les fondateurs auraient signalé l'établissement par des actes

multipliés de sagesse et de courage , et dont le zèle infatigable eut opiniâtement travaillé à renforcer tous les liens de la société pour ne former qu'une grande famille de toutes celles qui sont établies sur la terre , cette religion , dis-je , n'ouvrirait-elle pas à l'Imagination une carrière immense , où celle-ci s'exercerait à composer des tableaux faits pour inspirer la piété , la raison , l'amour de ses semblables , et le plus véhément desir de mériter dans toutes ses actions , l'approbation du ciel.

Les gouvernemens n'influent pas en général sur l'Imagination avec autant d'énergie que les religions ; mais leur action est plus constante , plus suivie et s'applique à un plus grand nombre

de circonstances de la vie. Soit que nous voulions observer les lois , soit que nous tendions à leur échapper , elles ne nous rappellent pas moins continuellement à elles.

○ L'Imagination des peuples gouvernés despotiquement, est encore écrasée par la peur qui la force de s'éloigner de la contemplation de tous les objets les plus dignes de nous intéresser , mais à la suite desquels se placent nécessairement des images de peines , de tourmens , d'avilissement et de honte. Tout son travail alors n'a pour but , que de présenter à l'homme les moyens d'éviter les maux dont il est sans cesse menacé ; non pas les moyens qui supposent de l'élévation , du courage , du génie , mais les plus

faibles, les plus lâches, qui se présentent toujours comme les plus sûrs aux ames affaissées par le malheur. C'est ainsi que la terreur que l'homme inspire à la plupart des animaux, ne leur laisse appercevoir leur salut que dans la fuite.

Si le despotisme impose des fers à l'Imagination, l'anarchie lui donne une liberté plus funeste encore que ne l'eût été sa servitude. C'est dans les pays où tous les freins du gouvernement sont rompus, qu'elle s'abandonne à ses fougues. Il ne lui faut alors aucun art pour nous abuser. Ses compositions les plus absurdes nous paraissent représenter la vérité. Et c'est bien ce que nous avons pu remarquer dans notre révolution. Tandis que ceux-ci

incendiaient un château, elle leur montrait à côté toutes les chaumières rebâties. Assassinaient-on un homme riche ? Elle distribuait à l'instant sa fortune entre une foule de misérables dont elle faisait autant d'heureux. Si l'on égorgeait le plus infortuné des rois , elle offrait un trône à occuper à tous les ambitieux. On créait des assignats et le papier se convertissait en or. La France n'était couverte que de prisons ; elle n'y montrait que des scélérats. La hâche faisait tomber une multitude de têtes. Les eaux en engloutissaient des milliers. Le canon foudroyait des masses d'innocens ; et l'Imagination ne les représentait tous que comme des traîtres qui méritaient leur sort.

C'est en s'attachant à consi-

dérer dans leurs beaux jours Lacédémone et Rome, que l'on peut reconnaître les moyens de donner d'utiles entraves à l'Imagination et de la contraindre à employer toutes ses forces à rendre les sociétés plus sages et plus heureuses. C'est - là qu'il faudrait la suivre pas-à-pas dans les diverses routes où elle était guidée par l'esprit des lois qui régissaient ces nations. On la verrait y former des tableaux de leurs dispositions les plus compliquées ; d'abord s'emparer de l'enfance pour lui montrer l'amour de la patrie sous des images simples et naïves , élever ces compositions pour un âge plus avancé en faisant briller aux yeux de la jeunesse cette gloire dont l'éclat fait ressortir toutes

les actions et relève même les plaisirs ; offrir ensuite à l'âge mûr le mérite des sacrifices faits à la vertu , les jouissances qui viennent à la suite d'une foule de privations , les avantages attachés à la tempérance , au travail ; échauffer enfin les vieillards même par des représentations flatteuses , du respect et de la vénération dont leur sagesse était honorée , par les bénédictions de la patrie , par les pleurs qui seraient versés sur leur tombeau.

Il ne faut pas croire que l'Imagination, pour être resserrée dans quelques bornes , perde alors de son énergie. Elle peut n'en devenir que plus sage et plus habile. C'est ainsi que celle des poètes, loin de se trouver affaiblie par

les entraves que lui donnent la rime , la mesure et toutes les règles de l'art , s'obstine au contraire à vaincre les obstacles qu'on lui oppose, et parvient à faire sortir de la difficulté même ces grands jets de lumière qui nous étonnent et nous ravissent ; de même l'inflexible sévérité des censeurs romains forçait l'Imagination de leurs concitoyens à leur représenter dans tout leur éclat les témoignages d'estime que la vertu pouvait leur faire obtenir.

Il est un troisième principe du travail de l'Imagination , c'est le spectacle continuel des mœurs.

L'homme est essentiellement imitateur de l'homme , parce qu'il est plus facile à l'Imagination de nous représenter précisément ce que nous avons vu , que de

nous composer des tableaux formés de divers objets dont nos sens ne nous ont point encore offert l'assemblage. Ainsi ayant déjà vu un homme faire et employer un arc , il m'est plus facile de l'imiter dans la fabrique de cette arme et dans la manière de m'en servir , qu'il ne me l'eût été de l'inventer. Tel est le principe de ce penchant qui nous entraîne à suivre la *mode*. Nous employons plus souvent ce mot en l'appliquant à certains objets qui paraissent plus susceptibles de changement que d'autres ; tels que ceux qui tiennent à l'habillement , à la parure , à l'ameublement , aux manières même. Nous en faisons cependant quelque fois usage , pour représenter les motifs qui peuvent décider

notre façon de penser sur des objets graves , et nous porter à des actions importantes. Ne dit-on pas tous les jours qu'une opinion est de *mode* ? Qu'un système est à la *mode* ? N'y a-t'il pas eu des temps où le suicide était de *mode* ? Le duel à la *mode* ?

L'Imagination a ses momens de paresse, et c'est alors qu'elle nous porte à l'imitation : mais s'il s'élève en nous quelque passion, elle prend un vol plus hardi et devient inventive. Qu'une femme éprouve un sentiment qui lui inspire un desir de plaire qu'elle n'avait pas hier , elle ne se bornera pas aujourd'hui à suivre la mode dans son ajustement, et son sentiment lui fera imaginer une parure qui rendra sa beauté plus piquante.

Les

Les mœurs qui ne sont pas déterminées par le climat, ou par la religion, ou par le gouvernement, ont donc leur principe dans ce penchant qui nous porte à imiter, et l'Imagination de chaque société en reçoit une empreinte, qui la distingue de celle des autres sociétés.

Ces divers principes agissent et réagissent les uns sur les autres, de manière que la religion combattra, exaltera les effets naturels du climat, du gouvernement et des mœurs, et que chacun de ceux-ci exercera à son tour sur les autres une influence qui pourra les modifier. Une même religion ne produira pas les mêmes effets dans différentes sociétés. Si nous parcourons celles qui professent le mahométisme, elles nous par-

raîtront bien admettre les mêmes dogmes , dont elles ne tireront pas cependant les mêmes conséquences. La religion catholique a toujours reçu quelques modifications particulières des peuples qui l'ont adoptée. Elle n'a point été suivie en France comme elle l'a été en Espagne ; point en Allemagne comme en Italie ; point en Asie ou en Afrique comme en Pologne.

Le même principe se combat souvent lui-même. La religion combat la religion ; ainsi sont nées tant de sectes différentes qui se déchirent impitoyablement.

L'esprit des mœurs peut combattre l'esprit des autres principes. Ainsi l'éducation en n'entretenant les jeunes Imaginations que des hauts-faits des Grecs et des Ro-

mais , de leur passion pour la liberté , était chez nous en opposition avec un gouvernement qui établissait l'autorité presque absolue d'un seul chef.

Nous avons précédemment vu l'Imagination développer dans l'homme le don de la parole ; mais à mesure que les divers langages se sont formés, ils ont eux-mêmes acquis sur elle une influence dont les effets ont été différens , suivant leur caractère particulier, d'après leur perfection ou leurs vices, leur clarté, leur obscurité, leur abondance, leur stérilité, d'après toutes leurs diverses qualités. Il faut considérer chaque idiome comme un instrument qu'emploie l'Imagination pour former cette multitude innombrable de tableaux qu'elle

nous offre. Si le pinceau est grossièrement fait, si les couleurs sont fausses, si elles sont mal broyées, il lui est impossible de représenter fidèlement les objets, de leur donner l'éclat, la grace, les charmes de la vérité. Qu'eussent pu faire Corneille, Racine, Voltaire, Buffon, et Locke même, du langage des Iroquois et des Hottentôts? Ces puissants génies en eussent été comprimés par une force d'inertie qui les eût rendus insensibles, étrangers à ces grandes et sublimes conceptions qui font leur gloire et la richesse de l'esprit humain.

S'il pouvait se former une langue dont toutes les expressions fussent si claires, si justes, que chaque terme y dessinât un tableau fini des choses qu'il aurait à représenter,

que les divers assemblages que l'on pourrait faire de ces termes, les offrissent sous des rapports exacts, assez faciles à saisir pour que l'esprit en reconnût les formes originaires et démêlât les nuances qu'ils recevraient de leur union avec d'autres expressions, comme *David*, en considérant un tableau du *Correge*, y reconnaîtrait toutes les couleurs primordiales, dont le mélange et l'amalgame auraient servi à rendre une teinte dérobée à la nature; quels progrès un tel instrument ne ferait-il pas faire au génie? On ne peut s'arrêter à considérer les merveilles de cette ancienne Grèce, ces prodiges de talents en tous genres, qui dans un court espace de temps, s'y sont succédés si rapidement, sans attribuer une grande partie

de leurs succès à la clarté, à l'exactitude, à la souplesse de leur langage. Une douce et pénétrante harmonie venait encore ajouter un nouveau charme à l'usage de la parole, et inspirait d'une manière presque insensible cet enthousiasme qui peut seul ouvrir le sanctuaire des sciences et des beaux-arts. Le plus simple discours produisait, sur des oreilles toujours exercées, des effets dont notre poésie n'a jamais pu approcher. Malheur aux conquérans destructeurs qui en subjuguant ces belles contrées en ont corrompu le langage et ont paralysé les forces de l'Imagination, en y établissant la terreur et l'esclavage.

C'était une belle idée que celle qu'avait conçue le cardinal de

Richelieu , en formant une compagnie des hommes qui s'étaient le plus distingués dans l'art d'employer les signes de la parole pour exprimer la pensée , et en les investissant du droit de veiller à leur conservation , de les défendre contre les invasions des barbares , et d'assurer l'immobilité de tous les points d'appui qu'ils peuvent offrir à la raison. Le poids isolé des plus célèbres écrivains n'aura jamais l'autorité que l'opinion publique accordait à un corps , dont les auteurs les plus estimables formaient toujours la majeure partie , et dont les décisions se présentaient à l'esprit , comme ayant été portées à l'unanimité , parce qu'il ne rendait pas compte des débats qui avaient pu s'élever dans son

sein. Des succès éclatans dans l'art de penser , d'écrire et de parler, ont assez fait reconnaître la sagesse des vues du fondateur et reclamation contre une destruction également injuste et impolitique. Mais cette matière a été traitée avec tant de raison , de courage et d'éloquence , que je ne me permettrai de rien ajouter à ce qu'en ont dit des écrivains plus instruits que moi. (1)

---

(1) Voyez , Mémoire pour les Académies , par J. de Sales , de l'Institut national de France ; à Paris , chez Gue-rebart et J. J. Fuchs.

---

## CHAPITRE XII.

*Des moyens de régler l'Imagination.*

SI tel est l'empire de l'Imagination que les passions les plus vertueuses, comme les plus condamnables, puissent être également son ouvrage, combien n'importe-t-il pas à notre bonheur de la diriger de manière à lui faire employer ses forces à nous enflammer de l'amour de la sagesse, et à nous inspirer l'horreur du vice ! Son dévouement à tout ce qui peut flatter nos sens, offre sans doute à qui veut la subjuguier, de grands obstacles à vaincre. L'expérience nous prouve qu'il

n'est pas impossible de les surmonter. C'est avec ses propres armes qu'il faut la combattre. C'est en l'opposant à elle-même qu'il faut dissiper ses prestiges. Elle ne se propose au fond d'autre objet que notre bonheur. Il n'est pas un instant où elle ne s'occupe à nous en présenter quelque perspective ; mais quand elle croit nous conduire en des lieux enchantés , souvent elle nous mène en des déserts où nous ne trouvons qu'un sol affreux, des abîmes et des volcans. Notre cœur était enivré de la pensée des jouissances les plus délicieuses , et au moment même où nous croyons les embrasser , elle nous laisse en proie aux remords , à la honte , à toutes les douleurs de l'ame. Il n'est cependant point de bonheur sans

elle. Privé d'Imagination, l'homme rentrerait dans la classe des brutes, n'éprouverait de passions, que celles que peut inspirer un besoin présent, et céderait à ses appétits, comme la pierre lancée obéit à la main dont elle reçoit son impulsion.

Les sensations que nous recevons immédiatement de l'impression que font les objets sur nos organes, fournissent à l'Imagination les premiers matériaux sur lesquels elle s'exerce. A mesure que nous acquérons quelque expérience, elle en profite pour en faire des dispositions savantes et combinées. Ce sont toujours bien les mêmes objets qui ont affecté nos sens, qu'elle nous présente; mais ils prennent d'autres couleurs par le reflet des accessoires

dont elle les environne. Ainsi la plus légère esquisse des plaisirs de l'amour , embellie de certains attributs , nous fera éprouver les sentimens les plus doux ; tandis que ces mêmes plaisirs dégradés par d'autres entours , pourront nous faire frémir d'horreur.

L'art de l'éducation paraîtrait consister à diriger les forces de l'Imagination , de manière qu'elle contractât l'habitude d'unir toujours quelque image de félicité aux pensées vertueuses , comme de peine et de tourment à celles que la raison réproûve. Nos livres d'éducation , anciens et modernes , ne se proposent au fond que d'établir des procédés à suivre pour parvenir à ce but. Mais ils semblent ne pas nous en indiquer assez l'intention. On ne voit pas

qu'ils insistent à un certain point sur la nécessité de s'emparer de l'Imagination. Elle a produit tant d'écarts dans la conduite des hommes; on l'a vue si souvent les précipiter dans le malheur, les rendre criminels, ou insensés, qu'on ne lui a guère supposé le pouvoir d'inspirer la raison. Ses attentats et ses folies l'ont même fait considérer comme notre plus redoutable ennemie. Quelles écoles n'ont pas retenti de cette maxime? *Défiez-vous de l'Imagination. Tremblez de vous y livrer.* Tout ce qu'on a pu croire son ouvrage, est tombé dans la proscription générale de ses œuvres. Les poètes mêmes, considérés dans la haute antiquité, comme des hommes divins, en ont souffert une déchéance de gloire. On a bien

voulu lui permettre de s'occuper de nos plaisirs. On lui a composé une cour assez flatteuse, en la reléguant au milieu des beaux-arts ; mais on l'a crue incapable de diriger nos actions sérieuses. Elle n'en a pas moins gouverné le genre humain, et quand certains traits caractéristiques n'ont pas évidemment montré son empreinte dans ses productions les plus dignes de notre estime, on n'a pas manqué d'en faire honneur au jugement ; comme si le jugement, en le considérant sous son plus magnifique point de vue, pouvait exister indépendamment de l'Imagination. On a profité des écarts de quelques hommes, qui en payant leur tribut de faiblesse à la nature, n'en étaient pas moins des génies auxquels on était hu-

milié de rendre un hommage forcé. L'orgueil est industrieux à nous trouver des consolations. Contraints de reconnaître dans ces esprits sublimes une supériorité décidée sur nous, nous avons cru nous relever en établissant la raison sur un autre principe, et tel, que se montrant moins à découvert que l'Imagination, il ne fut pas possible de le contester rigoureusement à personne. Ainsi le jugement se fit souvent attribuer les chefs-d'œuvre de celle-ci, comme s'il pouvait appercevoir d'autres objets que ceux qu'elle lui présente; mais qu'arrive-t-il? c'est que, pour nous sauver des égaremens de l'Imagination, on l'énerve, on la prive d'alimens pour qu'elle n'abuse pas de ses forces; on la réduit souvent à

s'exercer sur des mots vides de sens , auxquels elle ne peut unir que de vains fantômes. On peut bien empêcher un papillon de se brûler à la lumière , en lui coupant les ailes ; mais on ne le verra plus s'élever dans les airs , partager ses caresses entre toutes les fleurs. Ce ne sera plus cet insecte oiseau , rival du Zéphir , qui nous ravit d'admiration par ses formes élégantes , par la richesse et la variété de ses couleurs.

Le jugement le plus sûr n'est donc au fond que le résultat d'une Imagination forte et sage. Socrate dans la conduite de sa vie , Licurgue dans l'établissement de sa république , Alexandre et César dans la conduite de leurs guerres , Montesquieu dans la composition de l'esprit des lois , n'ont pas

moins exercé leur Imagination , que Corneille , Racine , Molière et Voltaire n'ont exercé la leur dans leurs ouvrages les plus admirés. Est-il un seul homme vertueux et sensible , qui , au plus simple récit d'une grande action , ne s'en dessine à l'instant un tableau qui l'attendrit , ou l'enflamme , et dans lequel il ne regrette de ne pouvoir se placer que comme spectateur ? Sans Imagination , Caton eût-il pu contempler cette image de la gloire , qu'une invincible résistance à la tyrannie lui assurait dans tous les siècles ; Sully se présenter le tableau d'un peuple immense , heureux par la sagesse de son administration ?

Les Stoïciens avaient conçu l'idée d'un homme parfaitement

sage qu'ils s'étaient plu à composer de toutes les perfections auxquelles peut atteindre la raison humaine. Ainsi les peintres, les sculpteurs ont adopté des modèles qui leur offrent les justes proportions qui doivent se trouver entre les diverses parties de l'objet qu'ils ont à représenter. Polyclète avait tracé une figure du corps humain où elles étaient si exactement observées, que, par un vœu unanime de tous les artistes de la Grèce, ce dessin fut consacré sous le nom de règle, ou de *canon*, dont on ne pouvoit pas s'écarter. Le sage du portique était en morale ce que de tels exemplaires sont dans les beaux-arts. Il offrait une mesure à laquelle Zénon et ses disciples voulaient que l'on pût appliquer les actions humaines, pour juger

du degré d'estime, ou de blâme; qu'elles pourraient mériter. Le stoïcisme a produit en effet de grands personnages, qui ont fait l'étonnement de leurs siècles et qui sont encore aujourd'hui les objets de notre vénération. « Il semble » (dit Montesquieu) que la nature » humaine ait fait un effort pour » produire d'elle-même cette » secte admirable qui était comme » ces plantes que la terre fait naître » dans des lieux que le ciel n'a jamais vus. Les Romains lui durent » leurs meilleurs empereurs. Rien » est-il plus capable de faire » oublier le premier Antonin que » Marc-Aurèle qu'il adopta? On » sent en soi-même un plaisir » secret, lorsqu'on parle de cet » empereur. On ne peut lire sa » vie sans une espèce d'attendris-

» sement. Tel est l'effet qu'elle  
» produit , qu'on a meilleure  
» opinion de soi-même , parce  
» qu'on a meilleure opinion des  
» hommes. »

Malheureusement les Stoïciens commirent une faute dans laquelle sont quelquefois tombés de grands artistes. A force de vouloir perfectionner leur ouvrage , ils le gâtèrent. Pour que leur sage pût offrir un modèle de raison dans toutes les circonstances de la vie , ils le firent entrer dans des détails peu dignes de l'occuper ; ils appelèrent sur lui le ridicule , en voulant lui faire régler les actions les plus indifférentes par des principes d'une hauteur affectée ; ils affaiblirent ainsi le respect que leur doctrine avait inspiré , et prêtèrent des armes au

vulgaire pour combattre un des plus beaux systèmes de morale qu'ait produit l'amour de la sagesse.

S'il nous est démontré que l'Imagination empoisonne souvent les biens que nous pouvons obtenir, qu'elle aggrave les maux auxquels nous ne pouvons nous soustraire, c'est une conséquence absolue, qu'il nous faut faire usage de tous les moyens qui sont en nous, pour la faire concourir à notre bonheur, et comme c'est en elle que consiste toute la force de l'esprit humain, il en résulte encore qu'il nous est impossible de la diriger, de la régler, autrement qu'en l'y employant elle-même. Il n'est point d'hommes à qui elle n'offre alternativement des pensées vraies ou fausses, folles ou raisonnables.

C'est son plus ou moins de constance à nous entretenir des unes et des autres qui nous entraîne vers le bien ou vers le mal. Ainsi le brave à qui elle sera dans l'habitude de ne représenter que des actions courageuses , et que la fortune aura conduit en un péril imminent , à peine appercevra le danger qui le menace , tandis que l'homme faible en sera tellement atterré qu'il n'envisagera qu'avec effroi les combats qu'il lui faudrait livrer pour en sortir avec gloire.

L'éducation semblerait devoir être considérée comme un travail dont l'objet serait de nous composer une immense galerie de tableaux qui nous offriraient les diverses situations de la vie où nous pouvons nous rencontrer ,

et où nous apprendrions à nous placer nous-mêmes de manière à être satisfaits du rôle que nous nous proposerions d'y remplir. Ce n'est point par une simple énonciation de quelques maximes, que l'on produit ces beaux et grands mouvemens de l'ame qui doivent se prolonger dans tout le cours de la vie. Les axiomes les plus respectables de la morale ne donnent pas l'enthousiasme de la vertu, si on ne leur fait pas dessiner à notre entendement des tableaux qui nous l'inspirent. Le vice nous pénètre par tous les sens ; l'Imagination seule a le pouvoir d'affaiblir leur empire, c'est donc par elle que nous pouvons atteindre au bonheur de plus près, et acquérir la sagesse qui le contient éminemment.

Ce serait une belle carrière à parcourir et digne d'un homme de génie que celle où l'on se proposerait de mettre en jeu toutes les forces de l'Imagination pour nous rendre meilleurs et plus vertueux. Il nous apprendrait comment, dès la plus tendre enfance, on peut la calmer ou l'échauffer; l'éclairer en l'accoutumant à nous représenter les objets, tels qu'ils sont réellement, dans les justes rapports qu'ils ont entr'eux. La jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse même, auraient à profiter de ses leçons; car jusqu'à notre dernière heure, nous nous laissons égarer par de vains fantômes. Non - seulement tous les âges, mais tous les états seraient appelés à recueillir les fruits d'un tel ouvrage. Il servirait à maintenir

mais je vous jure, dis-je, que  
sur la bible qui était devant moi, tant elle

de ce qu'il

tenir dans ses droits la vérité , hors de laquelle il ne peut y avoir de raison. Il nous ferait employer l'Imagination à établir l'autorité de la conscience que les passions parviennent si souvent à étouffer, il poursuivrait le vice par les images du malheur dont il peut nous accabler , enflammerait les ames sensibles par le spectacle des biens honnêtes qu'il étalerait à leurs yeux. Que de fleurs pourraient être semées sur les questions les plus abstraites de la morale ! De combien cette étude n'en deviendrait-elle pas plus attrayante et plus facile ? On sent bien qu'une telle entreprise supposerait une Imagination capable de pénétrer dans toutes les autres , d'en dévoiler les marches les plus secrètes, de présenter toutes les grandes

Y

vérités morales, sous des formes que l'on pût aisément saisir, par de vives images dont l'empreinte fût ineffaçable ; mais la nature produit quelque fois des hommes devant qui les difficultés disparaissent et qui semblent se jouer de celles qui avaient arrêté les siècles précédents.

F I N.

-----  
T A B L E  
D E S C H A P I T R E S.  
-----

INTRODUCTION , page v

CHAPITRE I<sup>er</sup>. *De l'Imagination , comme principe de la pensée.* 1

CHAPITRE II. *De l'Imagination , comme institutrice du langage.* 13

CHAPITRE III. *Les termes les plus abstraits du langage , ne nous offrent que des tableaux plus ou moins compliqués par le travail de l'Imagination.* 34

CHAPITRE IV. *Des vices de l'union qui se forme dans notre*

*entendement entre les images et  
leurs signes.* 48

CHAPITRE V. *De l'influence ré-  
ciproque des passions sur l'Ima-  
gination, et de l'Imagination  
sur les passions.* 64

CHAPITRE VI. *Coup-d'œil par-  
ticulier sur quelques-unes de nos  
passions.* 81

CHAPITRE VII. *Du travail de  
l'Imagination dans les ames  
vertueuses.* 106

CHAPITRE VIII. *Comment l'Ima-  
gination parvient à nous inspirer  
des sentimens religieux.* 128

CHAPITRE IX. *Du travail de  
l'Imagination dans les beaux-  
arts et dans les sciences.* 143

DES CHAPITRES. 261

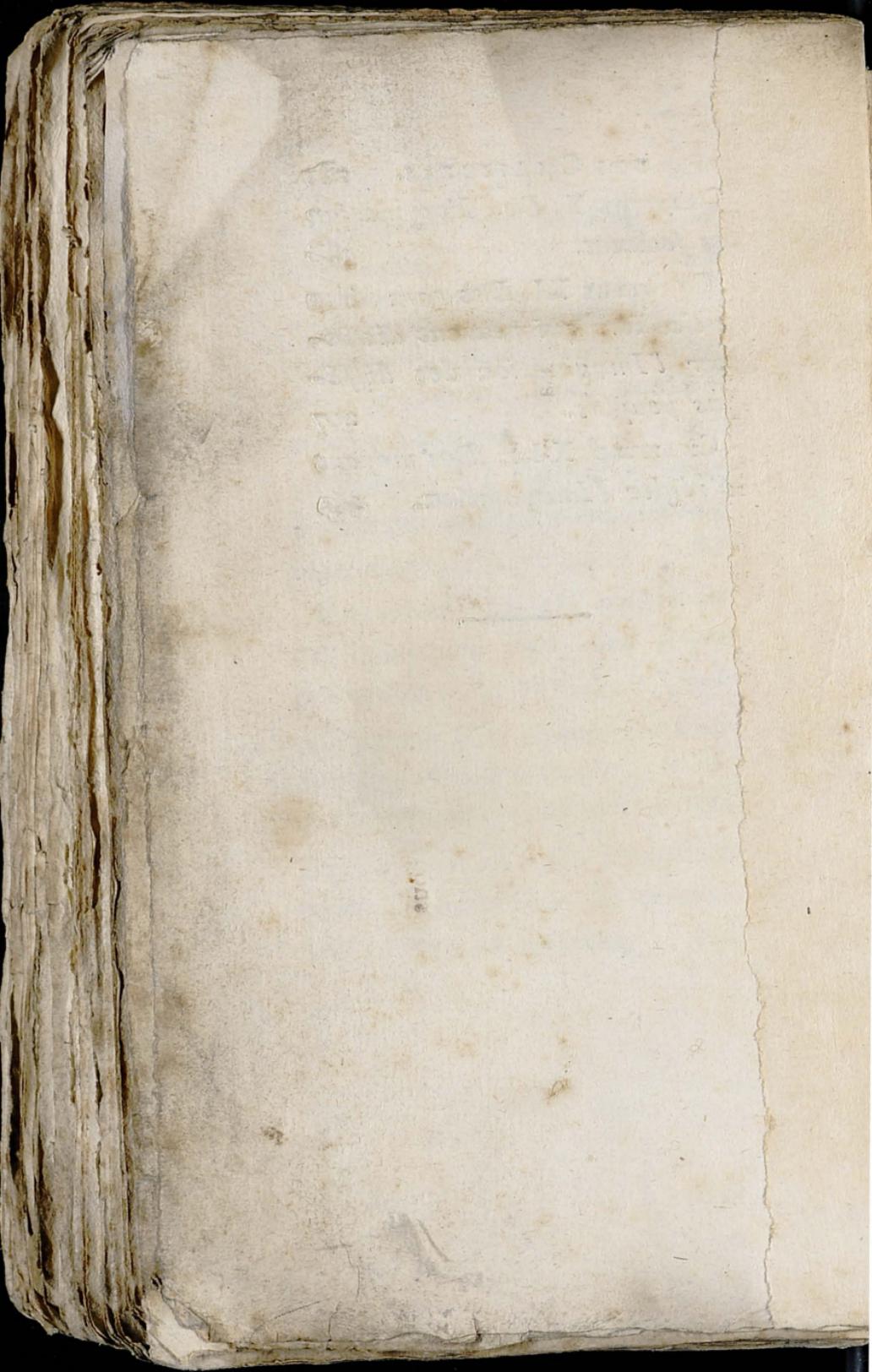
CHAPITRE X. *De l'Imagination  
des femmes.* 168

CHAPITRE XI. *Des caractères  
particuliers qui peuvent distin-  
guer l'Imagination des diffé-  
rens peuples.* 207

CHAPITRE XII. *Des moyens  
de régler l'Imagination.* 241

---





Voilà notre gracieufe souveraine, qui nous soutient & nous protège toujours ; vous pouvez dire librement devant elle, tout ce que vous avez dans le cœur.

La conversation commença à rouler fur Jérusalem, fur le saint fépulcre, le Calvaire, la montagne des Oliviers, dont elle connaissait parfaitement les positions géographiques. Elle me dit alors de lui avouer, avec vérité, si je n'étais pas un Franc. — Madame, lui dis-je, si j'étais un Catholique, comme vous l'entendez par Franc, il y aurait à moi une grande folie de vous le cacher, d'après l'assurance qu' *Atio-Avlo* vient de me donner tout à l'heure :

l'or que la r  
fert à Kofca  
tort ».

J'entr'ai,  
un fopha.  
& formaïen  
fif; mais a  
charné, &  
devait avoi  
manières ét  
suivant l'uf  
baïfer la te  
cier. il me

